



N° d'ordre NNT : 2023LYO20102

THÈSE de DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2

École Doctorale : ED 485

Éducation Psychologie Information Communication

Discipline : Psychologie

Soutenue publiquement le 20 octobre 2023 par :

Sandie BURDEAU

Les enjeux de la rencontre clinique avec les auteurs de violence en centre de détention.

Modélisation d'un dispositif de soin.

Devant le jury composé de :

Antoine MASSON, Professeur des Universités, Université Catholique de Louvain et Université de Namur,
Président

Claudine VEUILLET-COMBET, Professeure des Universités, Université d'Angers, Rapporteuse

Jean-Yves CHAGNON, Professeur des Universités, Université Paris 13, Rapporteur

Bernard CHOUVIER, Professeur émérite, Université Lumière Lyon 2, Expert

Lila MITSOPOULOU, Maîtresse de conférences, Université Lumière Lyon 2, Experte

Magali RAVIT, Professeure des Universités, Université Lumière Lyon 2, Directrice de thèse

Contrat de diffusion

Ce document est diffusé sous le contrat *Creative Commons* « [Paternité – pas d'utilisation commerciale - pas de modification](#) » : vous êtes libre de le reproduire, de le distribuer et de le communiquer au public à condition d'en mentionner le nom de l'auteur et de ne pas le modifier, le transformer, l'adapter ni l'utiliser à des fins commerciales.

UNIVERSITE LUMIERE LYON 2

École Doctorale : Sciences de l'éducation, Psychologie, Information, Communication

Institut de Psychologie

Département de Psychologie Clinique

CRPPC EA 653

Thèse sous la direction du Pr Magali RAVIT

**LES ENJEUX DE LA RENCONTRE CLINIQUE AVEC LES AUTEURS
DE VIOLENCE EN CENTRE DE DETENTION**

MODELISATION D'UN DISPOSITIF DE RENCONTRE CLINIQUE

Présentée par : Mlle Sandie BURDEAU

75, Route de Genas

69100 Villeurbanne

06 79 42 21 68

sandieburdeau@hotmail.com

Présentée et soutenue publiquement le 20 Octobre 2023

Jury composé de :

Jean – Yves CHAGNON, Professeur des universités, Université Paris 13 - Rapporteur

Bernard CHOUVIER, Professeur émérite, Université Lumière Lyon 2

Claudine COMBIER, Professeur des universités, Université d'Angers - Rapporteur

Antoine MASSON, Professeur des universités, Université Catholique de Louvain, Université de Namur

Lila MITOSOPOULOU, Maître de Conférence, Université Lumière Lyon 2

Magali RAVIT, Professeure des universités, Université Lumière Lyon 2 – Directrice de thèse

Table des matières

Annexe 1 : « les trois poils du loup »	3
Conte	3
Dessins	6
Annexe 2 : L'homme à la peau d'ours.....	13
Conte	13
Dessins	18
Annexe 3 : Frérot et sœurlette	24
Conte	24
Dessins	30
Annexe 4 : L'ondine de l'étang	37
Conte	37
Dessins	41
Annexe 5 : Kirikou et la sorcière.....	42
Conte	42
Dessins	49
Annexe 6 : Vasilissa – la – très – belle	56
Conte	56
Dessins	62
Annexe 7 : Le cœur du troll.....	68
Conte	68
Dessins	72
Annexe 8 : L'oiseau de feu	73
Conte	73
Dessins	80
Annexe 10 : Le monstre de l'étang	84
Conte	84
Support pour l'écriture du conte en commun.....	86

Annexe 1 : « les trois poils du loup »

Conte

Il était une fois, dans un pays lointain, un homme et une femme, jeunes époux et gens du peuple, riches d'amour mais pauvres d'argent. Dans leur maison de paysans où il n'était rien de plus que ce qu'il faut : poutres solides, feu dans l'âtre, fruits de saison dans le panier, ils auraient vécu leur vie simple si le monde l'avait voulu.

Mais loin au – dessus de nos têtes, sont des Dieux gouvernementaux qui se plaisent de temps en temps à s'empiffrer de rôtis d'hommes.

Le mari fût donc ramassé, parmi d'autres dans le village, pour aller à la guerre au loin. Et sa femme l'espérât quatre années, usant ses journées solitaires de jardins maigres en bois fendu et un jour d'été, enfin, merveille, on annonçât tambour battant que les soldats s'en revenaient.

Elle fleurît sa maison en hâte, se pomponnât, se parfumât, mît ses trois jupons du dimanche et attendît le cœur battant, guettant la courbe du chemin. Et puis, il apparût enfin : « Mon homme ».

Elle retint son envol vers lui car il traînait la patte, courbé, les joues creusées, barbu, hirsute. Quand il la vît, elle s'arrêta. Et puis soudain, il partît dans le bois qui accompagnait le sentier, elle courût à lui, l'appela, le vît affalé contre un chêne, s'agenouilla et lui pris les mains. Elles tremblaient. Il la repoussa et resta l'œil fixe, perdu, le menton contre sa poitrine.

Les guerres sont de ces ogresses qui vous laissent parfois le corps mais gardent l'âme prisonnière.

Son épouse comprît cela. Elle lui porta un bol de soupe, une couverture, une fleur et elle lui dit : « Mon homme, rentrons ». Mais, il ne bougea pas de son arbre, alors elle pensa : « je le sauverais ». Elle baisa sa main rude, sèche et pleura longtemps près de lui. Et le soir venu, il lui dit « va – t – en ! ». La tête basse, elle obéit. Elle devait faire quelque chose, mais quoi ? Le guérir, mais comment ? Au village, était une vieille qui savait parler, disait – on, aux bêtes, aux bonnes herbes et aux morts.

Au matin, elle s'en fût la voir. Elle la trouva devant son feu, à touiller son chaudron de soupe. Quel âge avait – elle ? 100 ans peut - être ? Fripée comme une pomme sèche, cassée, tremblante mais quel œil ! « Que veux – tu, fille ? » Et quelle voix ! La femme lui contât le retour du soldat. « Pouvez – vous lui redonner vie ? » / « J'aurais peut – être une tisane mais pour qu'elle fasse son effet, il me faudrait trois poils de loup et je ne les ai pas. » / « Où les trouver, bonne mère ? » / « Vas – les chercher, ramènes – les et ton mari sera sauvé » / « Trois poils de loup ? » / « Vivant, ma fille ! » Elle rit à petits coups de nez et s'en revint à sa tambouille. « Bonne mère, vous les aurez ». Elle avait parlé droite, fière, sans avoir du tout réfléchi. Elle s'étonnât de son audace mais l'amour de son homme lui dit que l'impossible était possible.

Elle s'en revint à sa maison, pris un sac de viande séchée et s'enfonçât dans la forêt. Elle chantât pour aider ses pas. Elle chantât si vif et si beau que les broussailles s'écartèrent, qu'un sentier naquit sous ses pas comme un ruisseau de feuilles sèches. Comme le soleil se couchait, elle entendit derrière un roc, un grondement de bête brute. Elle s'arrêtât, ouvrit son sac, pris dedans un quartier de viande, le déposât sur un caillou et s'éloignât à reculons. Et puis, elle attendît. A la nuit noire, un beau loup gris vînt, méfiant, reniflant la viande offerte. D'un coup de dent, il l'emportât. La femme, à voix menue, chantât. Mais qui l'écoutât ? Le roc ? Les arbres peut – être ? Ou une oreille dressée quelque part ? Et puis, elle s'endormît jusqu'au matin, attendît encore le soir. Elle s'en allât poser au même endroit un autre dîner rouge et gras, recula à nouveau mais moins que la veille. Et puis le loup vînt. Il se tint immobile à l'observer un long moment, puis traînât la viande à l'abri. À nouveau, la femme chantât. Elle sût que quelqu'un l'écoutait à quelques pas d'elle, dans l'ombre.

Le lendemain, la nuit venue, elle vînt s'agenouiller dans l'herbe, posât là son dernier quartier de viande, son sac était plat désormais. Elle restât là devant l'offrande. Le loup mît longtemps à venir et quand il parût au bord du roc, elle lui dit : « viens là, c'est pour toi. Tu sais, je n'ai ni ruse, ni couteau, il me faut trois poils de ta peau. » L'animal s'approchât et puis, il s'assît : « femme, qu'en feras – tu ? » / « J'en ferais un bol d'amour pour mon pauvre homme ». Mais le loup grondât et remuât. « Trois dîners pour un poil chacun ? Allons femme, arraches – les vite avant que je change d'avis. Mais chante, chante encore, s'il – te – plaît. » Et elle chantât. Le loup gémit d'aise. Et puis, elle prit ce qu'il fallait et elle s'en revint chez la sorcière.

Elle poussât la porte joyeusement en brandissant haut son trophée. « Bien, bien ma fille. » a dit la vieille. Elle prit les poils, soufflât dessus et ils disparurent dans le feu. La femme en restât

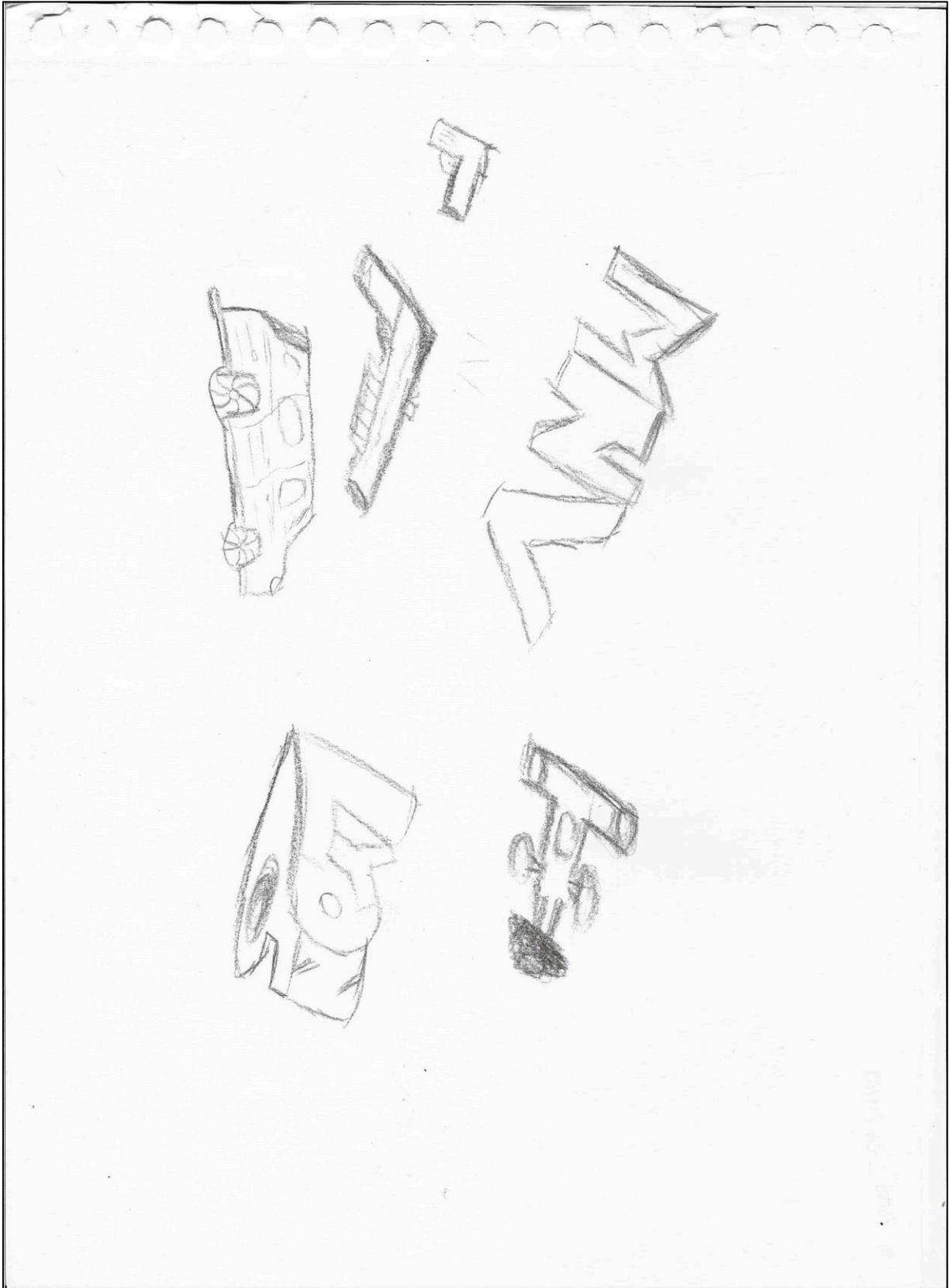
stupéfaite. Elle balbutiât, les larmes aux yeux : « mais et ma tisane ? » Et la vieille, elle, rît aux éclats : « Oublies – la, ta tisane. Si tu as convaincu un loup de se laisser prendre trois poils, qu'as – tu besoin d'une potion pour désensauvager un homme ? Va lui mijoter à dîner. »

Trois jours à peine était passés, qu'elle le baignait dans sa bassine parfumée de rose et de thym. L'épouse avait vaincu la guerre. Et l'époux, lui, avait gagné la paix.

Dessins



Séance 1 IMohammed



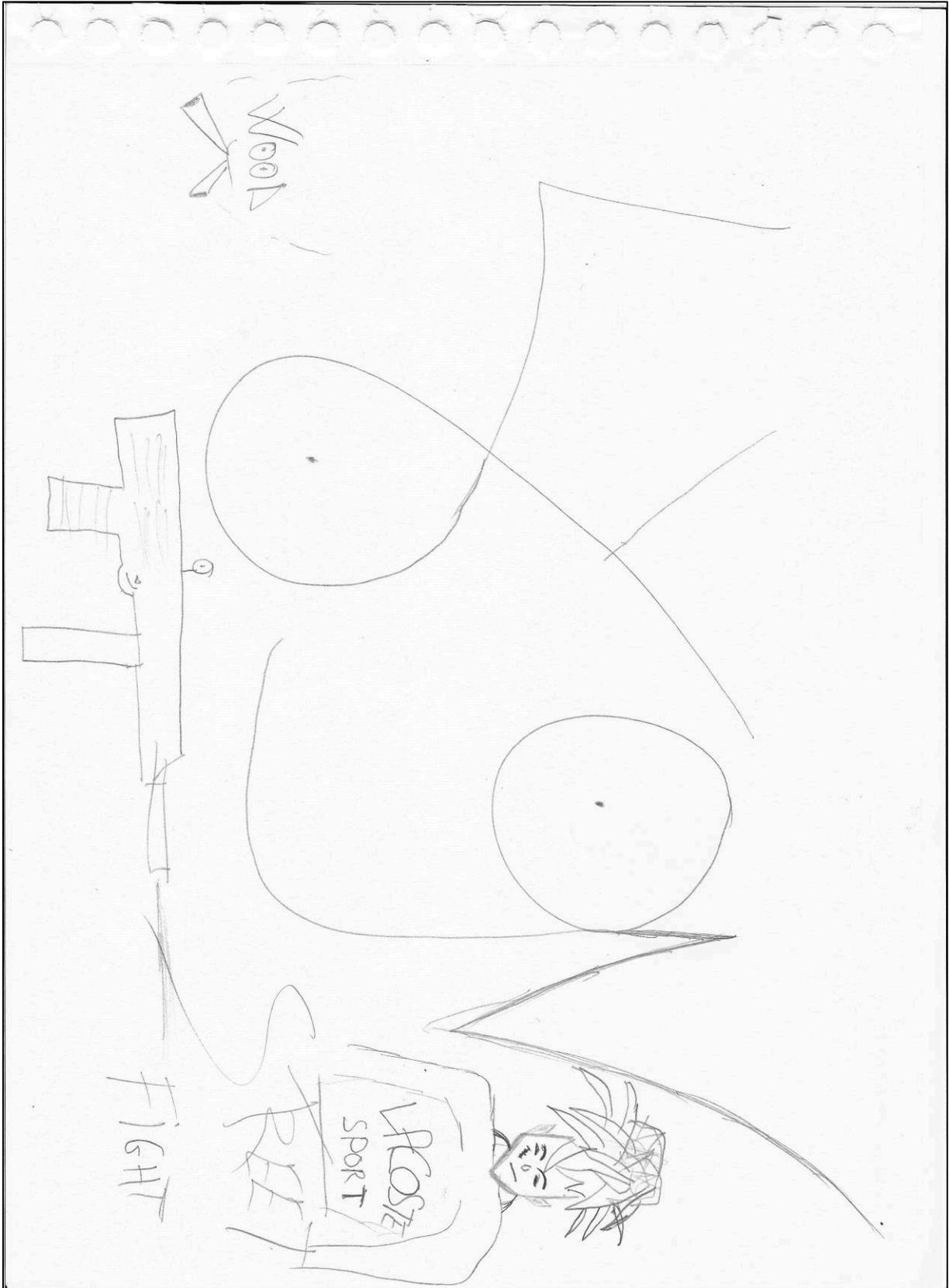
Séance 1 2Kévin



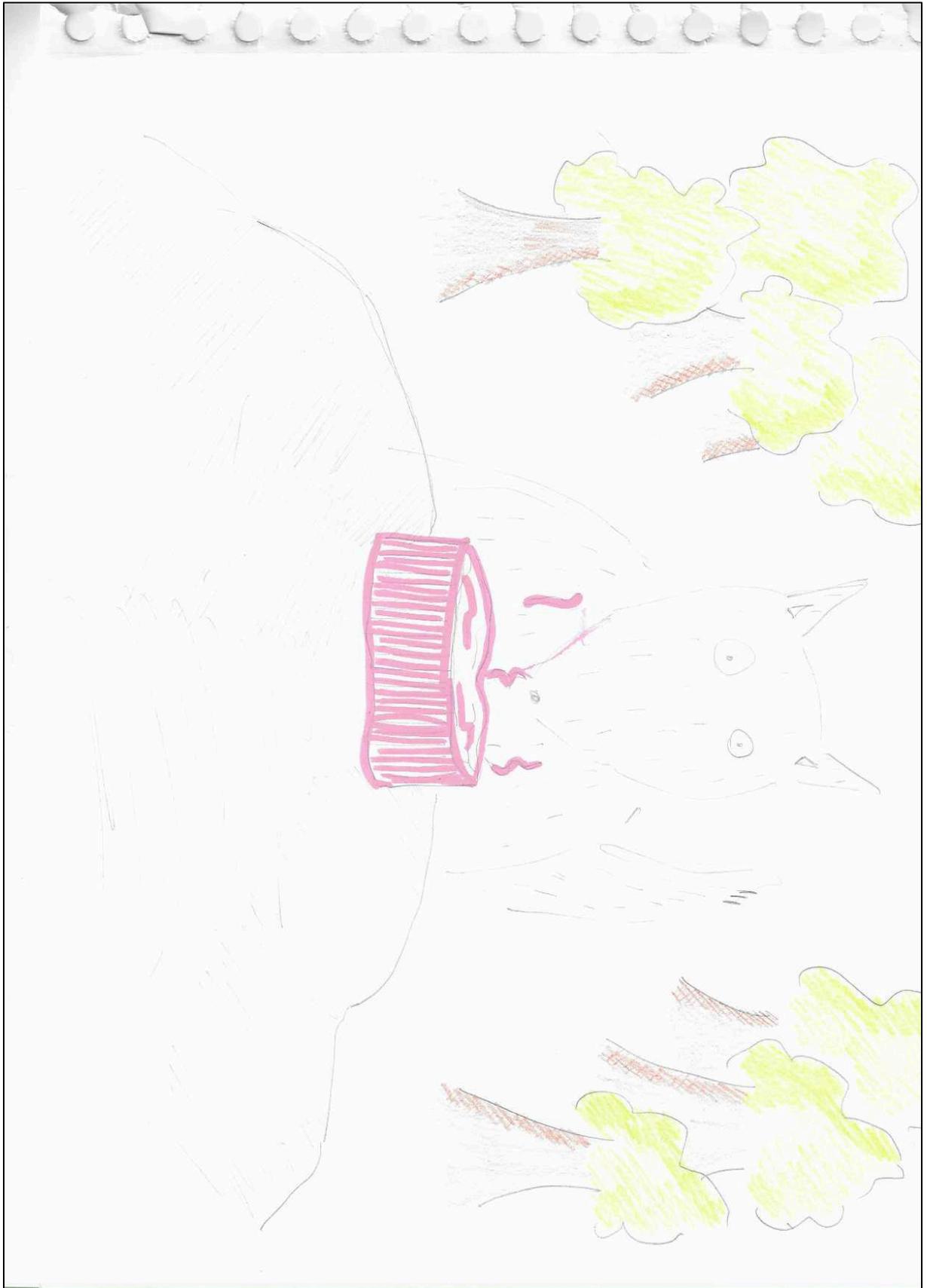
Séance 1 3Kais



Séance 1 4Ahmed



Séance 1 5 Nabil



Séance 8 1 Aurélie



Séance 8 2 Sandie

Annexe 2 : L'homme à la peau d'ours

Conte

Il était une fois, dans un pays très lointain, un jeune gaillard qui s'était engagé dans l'armée et qui s'y comporta vaillamment ; il était toujours le premier à l'assaut quand les autres hésitaient sous les balles. Tant que dura la guerre, tout alla bien pour lui ; mais une fois la paix conclue, il reçut un congé et s'entendit signifier par son capitaine d'aller où bon lui semblerait. Ses parents étaient morts ; il était sans foyer. Alors il se rendit auprès de ses frères, auxquels il demanda de l'héberger jusqu'à la prochaine guerre.

- Que veux – tu que nous fassions de toi ici ? lui répondirent les frères, qui avaient le cœur sec et dur. Tu ne peux nous être utile en rien, et tu n'as qu'à veiller toi – même à te tirer d'affaire. Nous ne pouvons pas t'aider.

N'ayant à lui rien d'autre que son fusil, le soldat se le mit à l'épaule et s'en alla par le vaste monde. Arrivé dans une grande plaine où il n'y avait qu'un seul bouquet d'arbres, il s'y achemina et s'y laissa tomber tristement à l'ombre, songeant à son misérable destin. « Sans argent, sans métier, que puis – je devenir ? se disait – il. Je ne sais que combattre, et maintenant que la paix est conclue, ils 'n'ont plus besoin de moi. Hélas, je vois qu'il faut crever de faim ! »

Entendant tout à coup un bruissement derrière lui, il se retourna et vit un inconnu planté là, tout habillé de ver, l'air cossu, mais avec un pied de cheval du plus mauvais effet.

- Je sais déjà ce qu'il te manque, déclara l'homme. L'argent et le confort : tu en auras autant que tu voudras et pourras en vouloir ; mais il me faut, avant, savoir si tu n'es pas poltron, car je ne tiens pas à gâcher mon or.
- Peureux et soldat, ça ne va pas ensemble, répondit – il. Tu n'as qu'à me mettre à l'épreuve.
- Parfait, dit l'homme : retourne – toi !

Le soldat regarda et vit un ours de grosse taille qui arrivait sur lui en grognant furieusement.

- Holà ! S'exclama le soldat, je vais te passer ton envie de grogner en te chatouillant un peu le nez à ma manière !

Épaulant et tirant, il touché l'ours en plein museau et l'abattit au sol, où il resta sans bouger.

- Il est clair que tu ne manques pas de courage, dit l'homme inconnu ; mais il y a encore une condition à remplir.

- - Tant qu'elle ne nuira pas à mon salut éternel, dit le soldat, qui avait bien compris à qui il avait affaire, je n'ai rien contre.
- Tu en jugeras par toi – même, rétorqua l'homme vert. Au long des sept années qui viennent, tu dois ne pas te laver, ne pas te peigner les cheveux ou la barbe, ne pas te couper les ongles, et puis le costume et le manteau que je vais te donner, tu devras les porter tout le temps. Si tu meurs dans le cours de ces sept années, tu es à moi ; si tu restes en vie, par contre, tu seras libre et riche jusqu'à la fin de tes jours.
- Le soldat repensa à sa grande misère actuelle, et comme il ne craignait pas la mort, lui qui s'y était exposé si souvent, il décida de prendre le risque cette fois encore et accepta la proposition. Le Diable enleva son habit vert pour le lui donner.
- - Tant que tu porteras cet habit, lui dit – il, tu auras de l'or en poche, même si tu le dépenses à pleine mains.

Ensuite, il prit la peau d'ours, qu'il dépouilla en un tournemain, et il la lui remit.

- Ce sera ton manteau et ton lit, lui dit – il. Tu ne dois pas dormir autrement, ni te couvrir avec autre chose. Mais ce costume te vaudra d'être appelé partout Peau d'Ours.

Ces mots dits, le Diable avait disparu.

Le soldat revêtit l'habit vert et mit aussitôt la main à la poche : c'était exact, l'or y était. Il se jeta ensuite la peau d'ours sur le dos et partit dans le vaste monde, où il ne se priva pas de ce qui pouvait lui faire plaisir et que lui procurait l'argent. Et je vous prie de croire qu'il s'en donna à cœur joie ! Pendant la première année, ce fut encore supportable, mais déjà la seconde année, il avait l'air d'un monstre : ses cheveux lui retombaient jusque sur la figure, la cachaient à moitié ; sa barbe ressemblait à du feutre rugueux, ses ongles étaient comme des griffes de rapace ; quant à la peau de sa figure, elle portait une telle couche de crasse, que si l'on y avait semé de l'herbe, elle y aurait poussé ! Les gens fuyaient à sa vue ; mais comme il donnait partout de l'argent aux pauvres, en leur demandant de prier pour lui, et comme aussi il payait tout fort largement, il arrivait encore à se faire héberger partout. AU bout de quatre ans par contre, il vint un jour dans une auberge où l'hôtelier lui refusa l'entrée et ne voulut même pas le laisser coucher dans l'écurie, de peur d'en rendre les chevaux ombrageux. Mais après que Peau d'Ours eut mis la main à la poche pour la sortir pleine d'or, l'aubergiste se laissa convaincre et lui donna une chambre sur l'arrière – cour, à la condition expresse, toutefois, qu'il ne se montrerait à personne, afin de ne pas ruiner à réputation de la maison.

Seul dans sa chambre, le soir, Peau d'Ours était en train de souhaiter de tout son cœur que finissent les sept années, quand il entendit qu'on gémissait et pleurait tout haut dans une chambre voisine. N'écoulant que son bon cœur, il alla en ouvrir la porte et vit un vieillard qui se tordait les mains de désespoir et qui pleurait à grands sanglots. Peau d'Ours voulu s'avancer vers lui, mais dès qu'il l'aperçut, le vieil homme fut pris d'épouvante et voulut fuir, en entendant pourtant une voix humaine, il s'apaisa un petit peu ; Peau d'Ours, à force de paroles amicales, réussit à obtenir qu'il lui découvrit la cause de son grand chagrin. Ses moyens avaient fondu petit à petit ; lui – même et ses filles en étaient réduits à mourir de faim désormais, car il était si pauvre qu'il n'avait même plus de quoi payer son auberge, et il devrait aller en prison !

- Si ce sont là vos seuls soucis, répondit Peau d'Ours, vous pouvez vous tranquilliser : de l'argent, j'en ai plus qu'il n'en faut.

Il fit venir l'aubergiste pour lui régler sa note et il glissa encore une bourse pleine d'or dans la poche du malheureux. Débarrassé de ses soucis, le vieil homme ne savait plus comment remercier son bienfaiteur.

- Venez avec moi, lui dit – il. Mes filles sont des merveilles de beauté et vous en prendrez une comme épouse : quand elles sauront ce que vous avez fait pour moi, elle ne voudra pas refuser ; il est vrai que vous avez bien l'air un peu étrange, mais elle aura tôt fait de vous arranger convenablement !

Peau d'Ours enchanté de cette offre, suivit le vieillard jusque chez lui. Mais la fille aînée, en le voyant, fut frappée d'une telle frayeur qu'elle poussa un cri et se sauva. La deuxième, elle, était restée et elle l'examina de la tête aux pieds avant de dire :

- Comment prendrais – je pour mari un être qui n'a pas figure humaine ? J'aime encore mieux l'ours rasé qu'on nous a montré un jour, déguisé en homme : il portait au moins une veste de hussard et des gants blancs ! Quand il n'y a que la laideur, on peut encore, à la rigueur, arrivé à s'y habituer...
- Mon cher père, dit alors la cadette, il faut qu'il soit brave homme pour vous avoir secouru comme il l'a fait dans votre grande détresse ; et puisque vous lui avez promis une fiancée en retour, votre parole doit être honorée.

Domage que la crasse et le poil eussent couvert entièrement la figure de Peau d'Ours, car sans cela, on eût vu s'illuminer ses traits de la grande joie que ces paroles lui avaient mise au cœur, et tout l'amour dont il débordait ! Il tira la bague qu'il avait à son doigt et la brisa en

deux, pour en donner la moitié à sa fiancée et garder l'autre pour lui. Celle qu'il garda portait gravé le nom de la fiancée et celle de sa fiancée était gravée de son nom à lui. Quand il eut écrit les deux noms et rendu à sa fiancée la demi – bague, qu'il lui recommanda d bien garder, il prit congé et s'en alla en lui disant :

- Tu dois m'attendre encore trois ans, pendant lesquels je dois poursuivre mon errance à travers le monde. Si je reviens, alors nous célébrerons notre mariage ; si je ne reviens pas, c'est que je serai mort, et donc tu seras libre. Mais prie Dieu qu'il me garde la vie !

Mais la pauvre fiancée s'habilla de noir et les larmes lui venaient aux yeux quand elle pensait à son fiancé, alors que ses deux sœurs lui décochaient les moqueries les plus cruelles. « Fais attention ! lui disait l'aînée, quand tu lui donneras ta main, il va te la broyer avec sa patte d'ours ! » Et la seconde sœur renchérissait : « Prends garde ! les ours aiment les douceurs : si tu lui plais, il va te dévorer ! » L'aînée reprenait : « Si tu ne veux pas qu'il se mette à grogner, ton animal, il te faudra lui faire ses quatre volontés et bien lui obéir en toutes choses ! » Puis l'autre sœur ajoutait : « N'empêche que la noce sera joyeuse : les ours savent très bien danser ! ».

La fiancée les écoutait dire sans leur répondre, ne se laissant pas du tout entamer. Peau d'Ours, pendant ce temps, poursuivait ses pérégrinations et s'en allait de place en place, sans oublier de faire le bien aussi souvent qu'il en trouvait l'occasion, donnant généreusement aux pauvres et attendant beaucoup de leurs prières. Puis, à la fin des fins, lorsque fût arrivé le dernier jour des sept années, il était revenu dans la grande plaine et s'était assis sous le bouquet d'arbres. Bientôt, il entendit comme un soupir du vent, et le Diable se tint devant lui, l'observant d'un air déçu : puis il lui lança ses vieilles hardes et réclama son habit vert.

- Pas si vite ! dit le soldat. Avant que nous arrivions là, il faut encore que tu me fasses ma toilette et que redevienne propre !

Bon gré, mal gré, le Diable dut s'exécuter, apporter de l'eau, laver et nettoyer l'ours encrotté, lisser sa barbe, peigner se cheveux, tailler ses ongles, bref lui rendre son air de vaillant guerrier revenant de la guerre : et la vérité, le soldat se retrouva beaucoup mieux qu'il ne l'était sept ans plus tôt.

Lorsque tout fut heureusement terminé, et le Diable parti, celui qui avait été l'horrible Peau d'Ours se sentit le cœur léger et tout joyeux. Il se rendit à la ville, s'acheta un magnifique habit de velours, prit place dans un carrosse attelé de quatre chevaux blancs et se fit conduire à la

demeure de sa fiancée. Personne ne l'y reconnut, et le vieux père le prit pour un officier libéré de l'armée ; il l'introduisit dans la pièce où se tenaient ses filles. Les deux aînées s'empressèrent autour de lui, le firent asseoir entre elles, lui servirent du vin et tout ce qu'il y avait de meilleur à offrir, car elles se disaient l'une et l'autre, en secret, qu'elles n'avaient jamais vu de plus bel homme. Sa fiancée, pendant ce temps, se trouvait assise en face, les yeux baissés dans son vêtement de deuil, sans prononcer une parole. Lorsque le visiteur finit par demander au vieux père s'il consentait à lui donner sa fille en mariage, les deux aînées ne firent qu'un saut jusqu'à leur chambre pour s'y parer et revenir dans leurs plus beaux atours ; aucune des deux ne doutait, en effet, d'être la préférée. Mais l'inconnu, dès qu'il fut seul avec sa fiancée, prit la demi-bague qu'il gardait dans sa poche et la fit tomber dans une coupe de vin, qu'il poussa vers elle de l'autre côté de la table. Elle n'avait pas vu son geste, mais lorsqu'elle eut vidé la coupe et trouvé l'anneau brisé dans le fond, elle tressaillit en rougissant. À son tour, elle prit le fragment qu'elle avait en sautoir à son cou, l'appliqua contre l'autre et constata qu'ils s'adaptaient parfaitement.

- Oui, c'est moi, lui dit – il, le fiancé que tu as connu dans sa peau d'ours et qui a, grâce à Dieu, retrouvé son air humain et sa netteté sans souillure !

Tout en parlant, il s'était levé pour aller à elle, la prendre dans ses bras et lui donner le premier baiser de son grand amour.

Les deux sœurs, en grande toilette, firent leur entrée à ce moment ; et quand elles virent que le beau cavalier avait choisi leur cadette, elles n'en crurent pas leurs yeux ; mais lorsqu'elles apprirent que ce bel homme n'était autre que Peau d'Ours, le tant méprisé, elles furent prises d'une rage folle et s'enfuirent en courant vers la mort : l'une se noya en se jetant dans le puits ; l'autre se pendit à la branche d'un arbre.

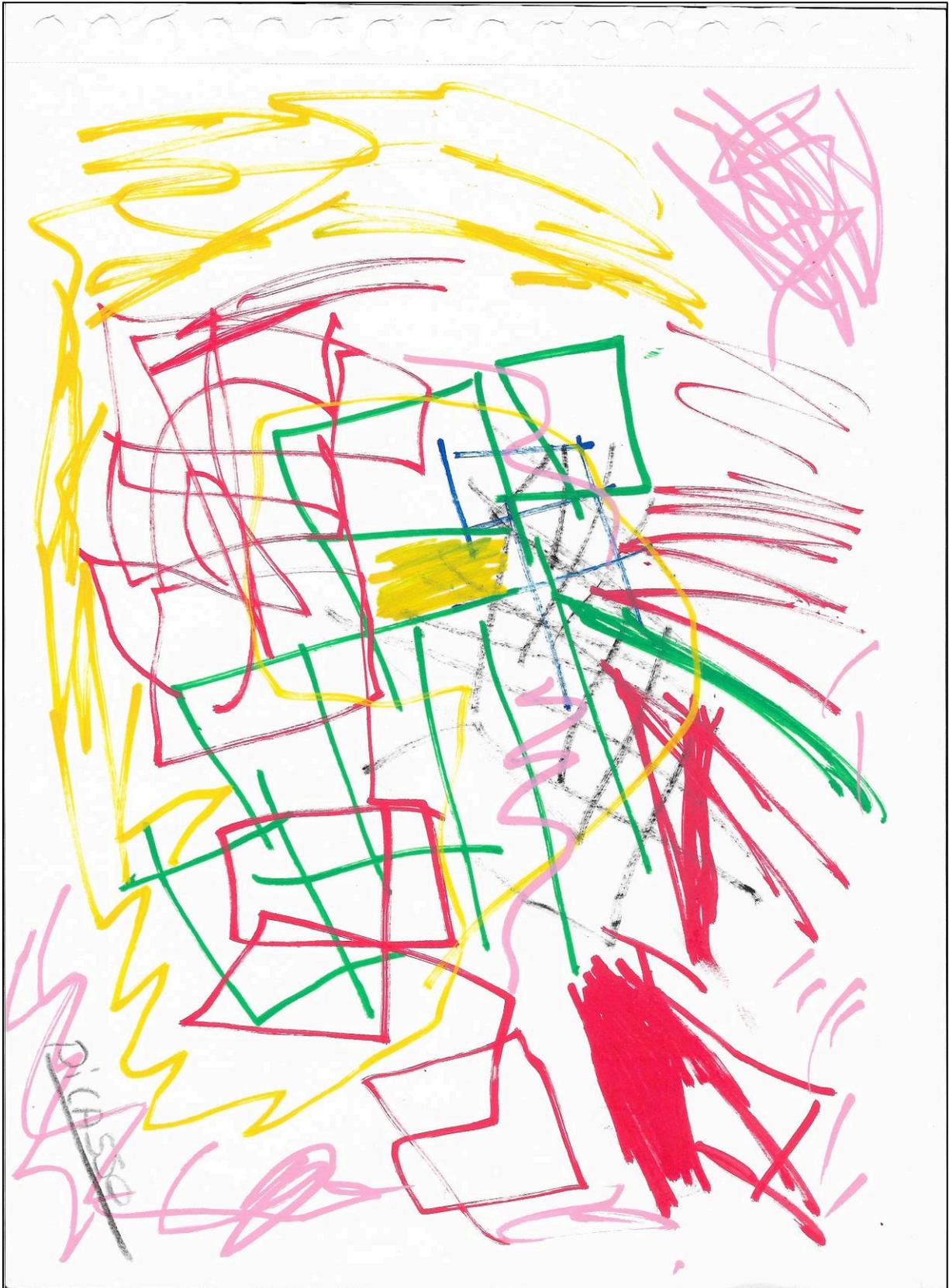
Le même soir, on frappa à la porte, et le fiancé alla ouvrir : c'était le Diable Vert, serré dans son habit, qui déclara :

- Eh bien, tu vois ! A la place de la tienne, ce sont deux âmes que j'ai eues !

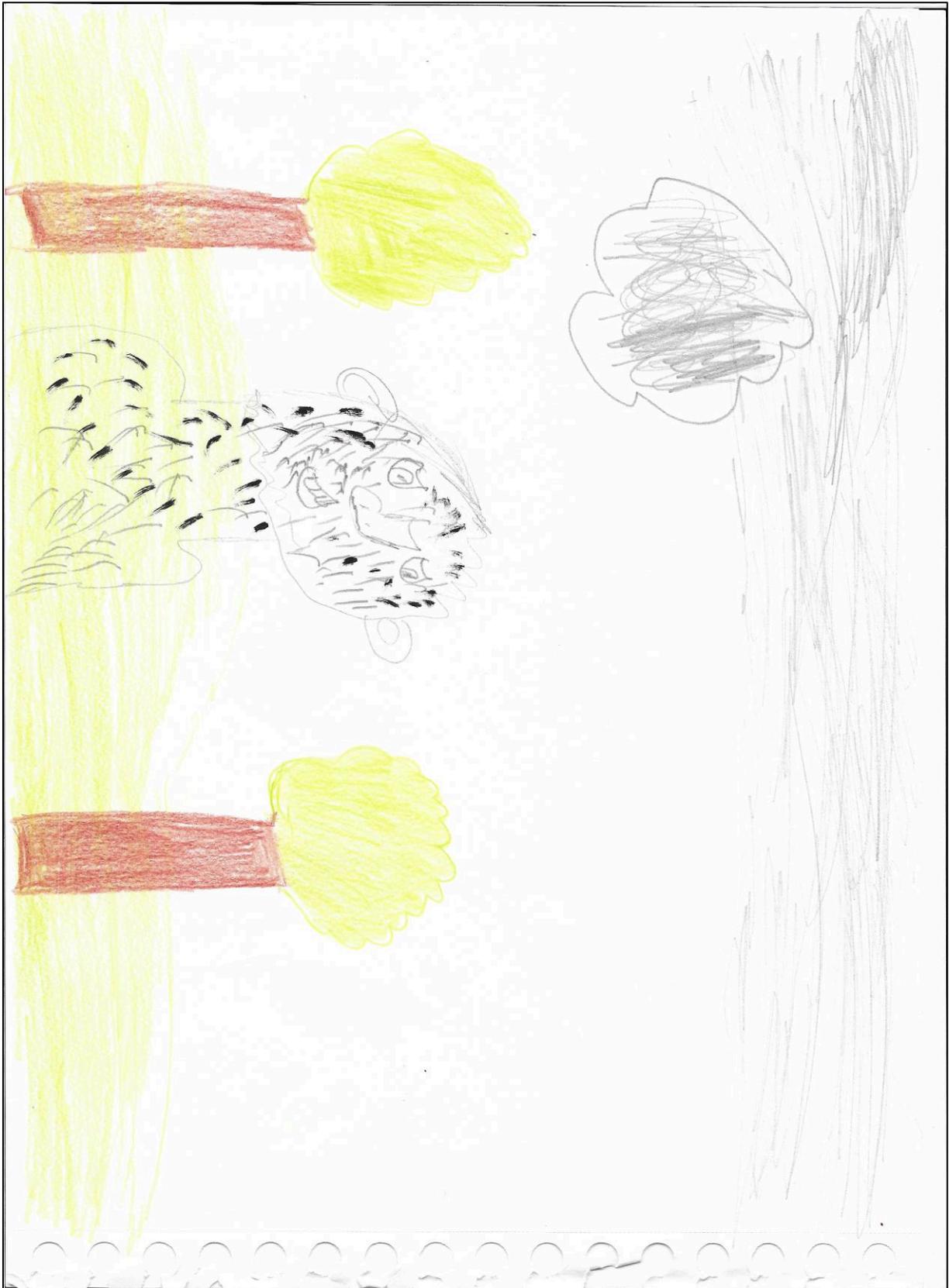
Dessins



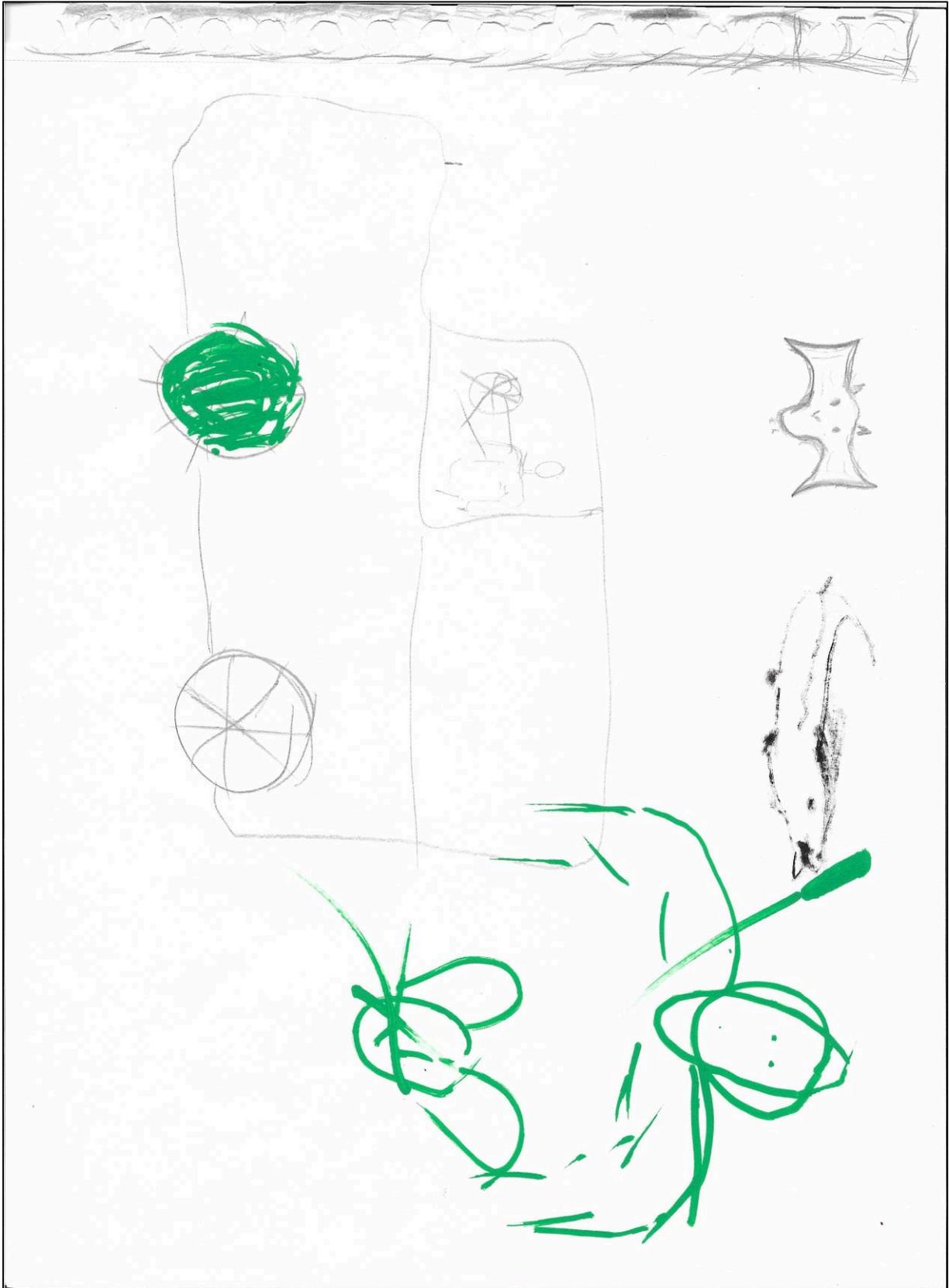
Séance 2 1Kévin



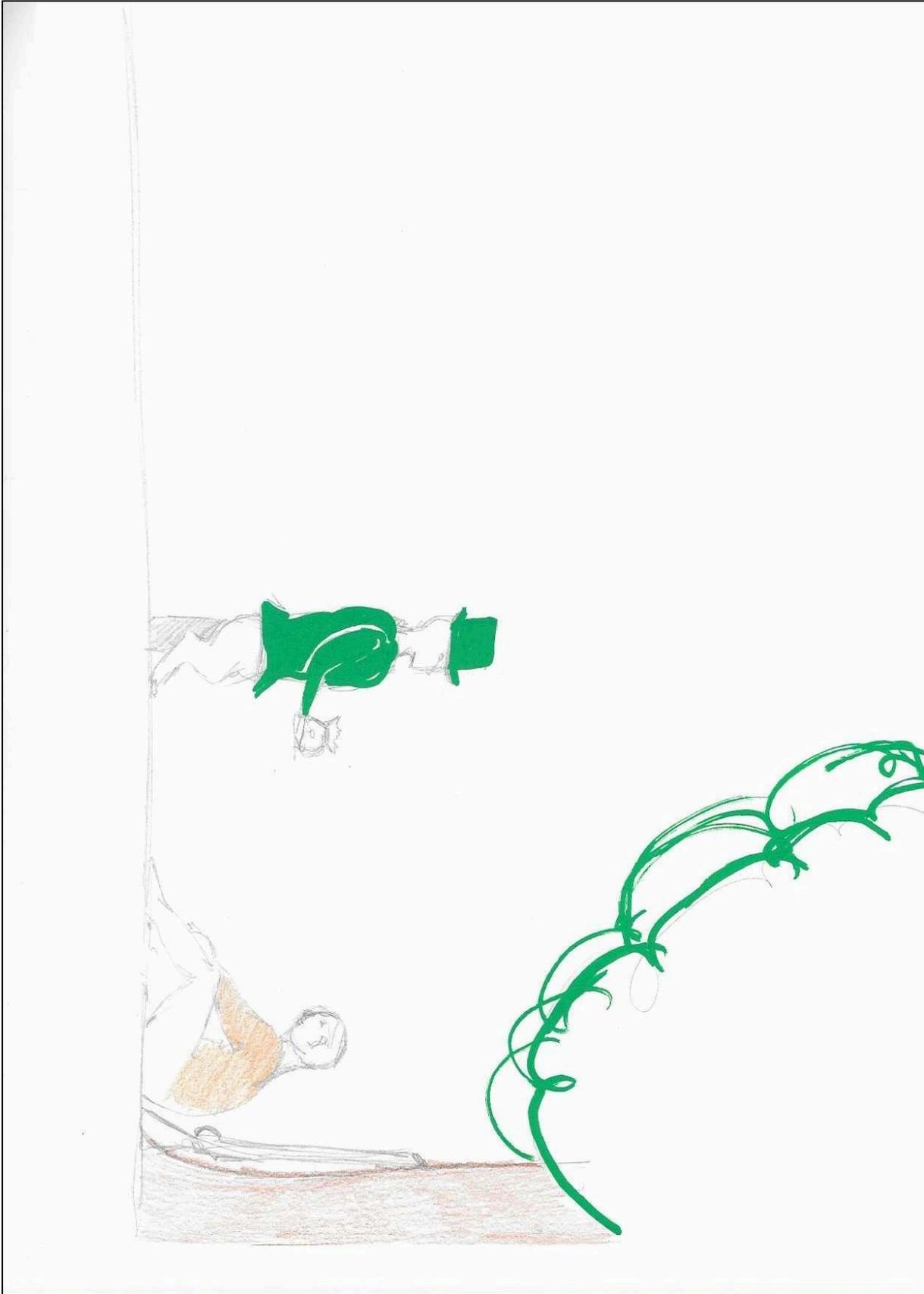
Séance 2 2 Kais



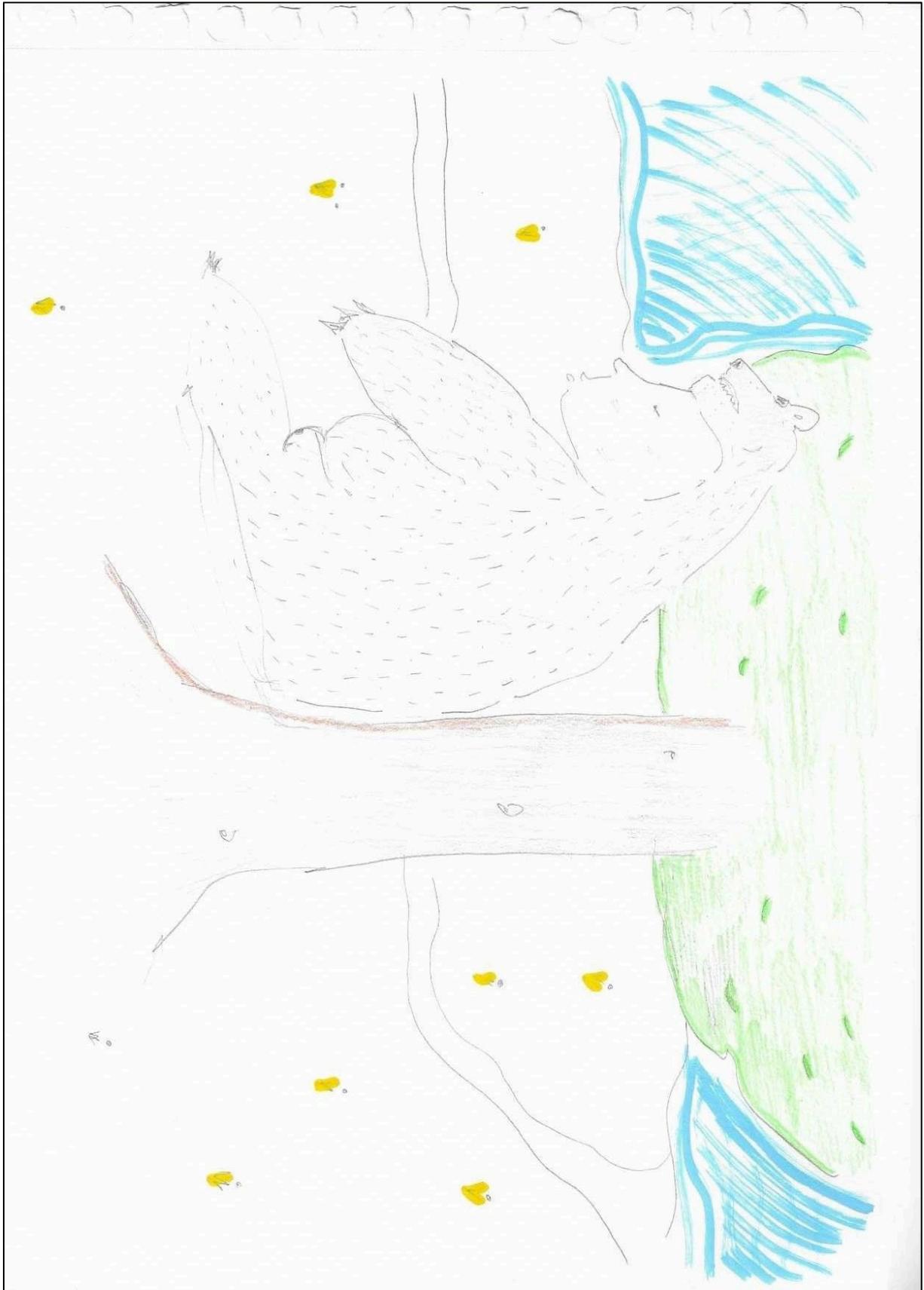
Séance 2 3 Ahmed



Séance 2 4 Nabil



Séance 2 5 Sandie



Séance 2 6 Aurélie

Annexe 3 : Frérot et sœur

Conte

Frérot prit sœur par la main et dit :

- Depuis que notre mère est morte, nous ne connaissons plus que le malheur. Notre belle – mère nous bat tous les jours et quand nous voulons nous approcher d’elle, elle nous chasse à coup de pied. Pour nourriture, nous n’avons que de vieilles croûtes de pain, et le petit chien, sous la table, est plus gâté que nous ; de temps ç autre, elle lui jette quelques bons morceaux. Que Dieu ait pitié de nous ! Si notre mère savait cela ! Viens, nous allons partir par le vaste monde !

Tout le jour, ils marchèrent par les prés, les champs et les pierrailles et quand la pluie se mit à tomber, Sœur dit :

- Dieu et nos cœurs pleurent ensemble !

Au soir, ils arrivèrent dans une grande forêt. Ils étaient si épuisés de douleur, de faim et d’avoir si longtemps marché qu’ils se blottirent aux creux d’un arbre et s’endormirent. Quand ils se réveillèrent le lendemain matin, le soleil était déjà haut dans le ciel et la chaleur pénétrait la forêt. Frérot dit à sa sœur :

- Sœur, j’ai soif. Si je savais où il y a une source, j’y courrais pour y boire ; il me semble entendre murmurer un ruisseau.

Il se leva, prit Sœur par la main et ils partirent tous deux à la recherche de la source. Leur méchante marâtre était en réalité une sorcière et elle avait vu partir les enfants. Elle les avait suivis en secret, sans bruit, à la manière des sorcières, et avait jeté un sort sur toutes les sources de la forêt. Quand les deux enfants en découvrirent une qui coulait comme du vif argent sur les pierres, Frérot voulut y boire. Mais Sœur entendit dans le murmure de l’eau une voix qui disait : « qui me boit devient tigre. Qui me boit devient tigre » Elle s’écria :

- Je t’en prie, Frérot, ne bois pas ; sinon tu deviendras une bête sauvage qui me dévorera.
Frérot ne but pas, malgré sa grande soif et dit :
- - J’attendrai jusqu’à la prochaine source.

Quand ils arrivèrent à la deuxième source, Sœur l’entendit qui disait : « qui me boit devient loup, qui me boit devient loup ».

Elle s'écria :

- Frérot, je t'en prie, ne bois pas sinon tu deviendras loup et tu me mangeras. Frérot ne but pas et dit :
- J'attendrai que nous arrivions à une troisième source, mais alors je boirai, quoi que tu en dises, car ma soif est trop grande.

Quand ils arrivèrent à la troisième source, Sœurette entendit dans le murmure de l'eau : « Qui me boit devient chevreuil, qui me boit devient chevreuil. » Elle dit : «

- Ah, Frérot, je t'en prie, ne bois pas, sinon tu deviendras chevreuil et tu partiras loin de moi.

Mais déjà Frérot s'était agenouillé au bord de la source, déjà il s'était penché sur l'eau et il buvait. Quand les premières gouttes touchèrent ses lèvres, il fut transformé en jeune chevreuil. Sœurette pleura sur le sort de Frérot et le petit chevreuil pleura aussi et s'allongea tristement auprès d'elle. Finalement, la petite fille dit :

- Ne pleure pas cher petit chevreuil, je ne t'abandonnerai jamais.

Elle détacha sa jarretière d'or la mit autour du cou du chevreuil, cueillir des joncs et en tressa une corde souple. Elle y attacha le petit animal et ils s'enfoncèrent toujours plus avant dans la forêt. Après avoir marché longtemps, longtemps, ils arrivèrent à une petite maison. La jeune fille regarda par la fenêtre et, voyait qu'elle était vide, elle se dit : « Nous pourrions y habiter » Elle ramassa des feuilles et de la mousse et installa une couche bien douce pour le chevreuil. Chaque matin, elle faisait cueillette de racines, de baies et de noisettes pour elle et d'herbe tendre pour Frérot. Il la lui mangeait dans la main, était content et folâtrait autour d'elle. Le soir, quand Sœurette était fatiguée et avait dit sa prière, elle appuyait sa tête sur le dos du chevreuil – c'était un doux oreiller – et s'endormait. Leur existence eût été merveilleuse si Frérot avait eu son apparence humaine ! Pendant quelque temps, ils vécurent ainsi dans la solitude. Il arriva que le roi du pays donne une grande chasse dans la forêt. On entendit le son des trompes, la voix des chiens et les joyeux appels des chasseurs à travers les arbres. Le petit chevreuil, à ce bruit, aurait bien voulu être de la fête.

- Je t'en prie, Sœurette, laisse – moi aller à la chasse, dit – il. Je n'y tiens plus.

Il insista tant qu'elle finit par accepter.

- Mais, lui dit – elle, reviens ce soir sans faute. Par craintes des sauvages chasseurs, je fermerai ma porte. À ton retour, pour que je te reconnaisse, frappe et dis : « Sœurette, laisse - moi entrer. Si tu n’agis pas ainsi, je n’ouvrirai pas.

Le petit chevreuil s’élança dehors, tout joyeux de se trouver en liberté. Le roi et ses chasseurs virent le joli petit animal, le poursuivirent, mais ne parvinrent pas à le rattraper. Chaque fois qu’ils croyaient le tenir, il sautait par – dessus les buissons et disparaissait. Quand vint le soir, il courut à la maison, frappa et dit ;

- Sœurette, laisse – moi entrer !

La porte lui fut ouverte, il entra et se reposa toute la nuit sur sa couche moelleuse. Le lendemain matin, la chasse recommença et le petit chevreuil entendit le son des cors et les « Oh, oh ! » des chasseurs. Il ne put résister.

- Sœurette, ouvre, ouvre, il faut que je sorte ! Dit – il.

Sœurette ouvrit et lui dit :

- Mais ce soir, il faut que tu reviennes et que tu dises les mêmes mots qu’hier.

Quand le roi et ses chasseurs revirent le petit chevreuil au collier d’or, ils le poursuivirent à nouveau. Mais, il était trop rapide, trop agile. Cela dura toute la journée. Vers le soir, les chasseurs finirent par le cerner et l’un d’eux le blessa légèrement au pied, si bien qu’il boitait et ne pouvait plus aller que lentement. Un chasseur le suivit jusqu’à la petite maison et l’entendit dire :

- Sœurette, laisse – moi entrer !

Il vit que l’on ouvrait la porte et qu’elle se refermait aussitôt. Il enregistra cette scène dans sa mémoire, alla chez le roi et lui raconta ce qu’il avait vu et entendu. Alors le roi dit :

- Demain, nous chasserons encore !

Sœurette avait été fort affligée de voir que son petit chevreuil était blessé. Elle épongea le sang qui coulait, mit des herbes sur la blessure et dit :

- Va te coucher, petit chevreuil, pour que tu guérisses bien vite.

La blessure était si insignifiante qu’au matin, il ne s’en ressentait plus du tout. Quand il entendit de nouveau la chasse, il dit :

- Je n'y tiens plus ! Il faut que j'y sois ! Ils ne m'auront pas.

Sœurette pleura et dit :

- Ils vont te tuer et je serai seule dans la forêt, abandonnée de tous. Je ne te laisserai pas sortir.
- Alors, je mourrai ici de tristesse, répondit le chevreuil. Quand j'entends le cor, j'ai l'impression que je vais bondir hors de mes sabots ;

Sœurette n'y pouvait plus rien. Le cœur lourd, elle ouvrit la porte et le petit chevreuil partit joyeux dans la forêt. Quand le roi le vit, il dit à ses chasseurs ;

- Poursuivez – le sans répit tout le jour mais que personne ne lui fasse de mal !

Quand le soleil fut couché, il dit à l'un des chasseurs :

- Maintenant tu vas me montrer la petite maison !

Quand ils furent devant la porte, il frappa et dit :

- Sœurette, laisse – moi entrer !

La porte s'ouvrit et le roi entra. Il aperçut une jeune fille si belle qu'il n'en avait jamais vu de pareille. Quand elle vit que ce n'était pas le chevreuil, mais un homme portant une couronne d'or sur la tête qui entrait, elle prit peur. Mais le roi la regardait avec amitié, lui tendit la main et dit :

- Veux - tu venir à mon château et devenir ma femme ?
- Oh ! Oui, répondit la jeune fille, mais il faut que le chevreuil vienne avec moi, je ne l'abandonnerai jamais.

Le roi dit :

- Il restera avec toi aussi longtemps que tu vivras et il ne manquera de rien.

Au même instant, le chevreuil arriva. Sœurette lui passa sa laisse, et le tenant elle – même à la main, quitta la petite maison.

Le roi prit la jeune fille sur son cheval et la conduisit dans son château où leurs noces furent célébrées en grande pompe. Sœurette devint donc altesse royale et ils vécurent ensemble et heureux de longues années durant. On était aux petits soins pour le chevreuil qui avait tout loisir de gambader dans le parc clôturé. Cependant, la méchante marâtre, à cause de qui les enfants étaient partis par le monde, s'imaginait que Sœurette avait été mangée par les bêtes sauvages

de la forêt et que Frérot, transformé en chevreuil, avait été tué par les chasseurs. Quand elle apprit que tout deux vivaient heureux, l'envie et la jalousie remplirent son cœur et ne la laissèrent plus en repos. Elle n'avait d'autre idée en tête que de les rendre malgré tout malheureux. Et sa véritable fille, qui était laide comme la nuit et n'avait qu'un œil, lui faisait des reproches, disant :

- C'est moi qui aurais dû devenir reine !
- Sois tranquille ! disait la vieille. Lorsque le moment viendra, je m'en occuperai.

Le temps passa et la reine mit au monde un beau petit garçon. Le roi était justement à la chasse. La vieille sorcière prit l'apparence d'une camériste, pénétra dans la chambre où se trouvait la reine et lui dit :

- Venez, votre bain est prêt. Il vous fera du bien et vous donnera des forces nouvelles. Faites vite avant que l'eau ne refroidisse.

Sa fille était également dans la place. Elles portèrent la reine affaiblie dans la salle de bain et la déposèrent dans la baignoire. Puis, elles fermèrent la porte à clefs et s'en allèrent. Dans la salle de bain, elles avaient allumé un feu d'enfer, pensant que la reine étoufferait rapidement.

Ayant agi ainsi, la vieille coiffa sa fille d'un béguin et la fit coucher dans le lit, à la place de la reine dont elle lui avait donné la taille et l'apparence. Mais elle n'avait pu remplacer l'œil qui lui manquait. Pour que le roi ne s'en aperçût pas, elle lui ordonna de se coucher sur le côté où elle n'avait pas d'œil. Le soir, quand le roi revint de la chasse et apprit qu'un fils lui était né, il se réjouit en son cœur et voulut se rendre auprès de sa chère épouse pour prendre de ses nouvelles. La vieille répondit aussitôt :

- Prenez bien garde de laisser les rideaux tirés ; la reine ne doit voir aucune lumière, elle doit se reposer !

Le roi se retira. Il ne vit pas qu'une fausse reine était couchée dans le lit. Quand vint minuit et que tout fut endormi, la nourrice qui se tenait auprès du berceau dans la chambre d'enfant et qui seule veillait encore, vit la porte s'ouvrir et la vraie reine entrer. Elle sortit l'enfant du berceau, le prit dans ses bras et lui donna à boire. Puis, elle tapota son oreiller, le recoucha, le couvrit et étendit le couvre-pieds. Elle n'oublia pas non plus le petit chevreuil, s'approcha du coin où il dormait et le caressa. Puis, sans un bruit, elle ressortit et le lendemain matin, lorsque la nourrice demanda aux gardes s'ils n'avaient vu personne entrer au château durant la nuit, ceux-ci répondirent :

- Non, nous n'avons vu personne.

La reine vint ainsi chaque nuit, toujours silencieux. La nourrice la voyait bien, mais elle n'osait en parler à personne. Au bout d'un certain temps, la reine commença à parler dans la nuit et dit :

- Que devient mon enfant ? Que devient mon chevreuil ? Deux fois encore je reviendrai ; ensuite, plus jamais.

La nourrice ne répondit pas. Mais elle eût disparu, elle alla trouver le roi et lui raconta tout. Le roi dit alors :

- Mon Dieu, que signifie cela ? Je veillerai la nuit prochaine auprès de l'enfant.

Le soir, il se rendit auprès du berceau et, à minuit, la reine parut et dit à nouveau :

- Que devient mon enfant ? Que devient mon chevreuil ? Une fois encore je ne reviendrai, après, plus jamais.

Elle s'occupa de l'enfant comme à l'ordinaire avant de disparaître. Le roi n'osa pas lui parler, mais il veilla encore la nuit suivante. De nouveau, elle dit :

- Que devient mon enfant ? Que devient mon chevreuil ? Cette fois revenue, jamais je ne reviendrai.

Le roi ne put se contenir. Il s'élança vers elle et dit :

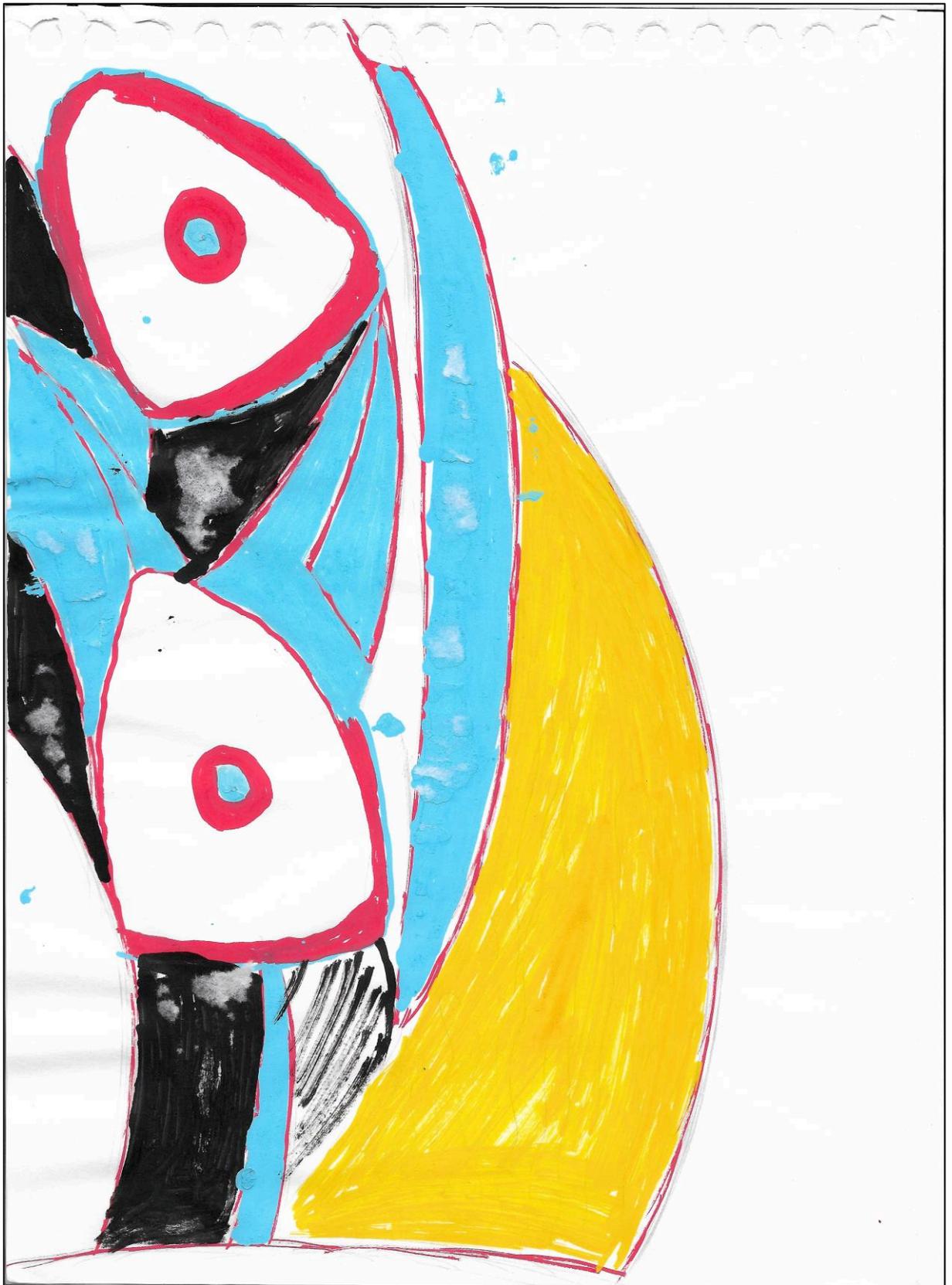
- Tu ne peux être une autre que ma femme bien aimée !

Elle répondit :

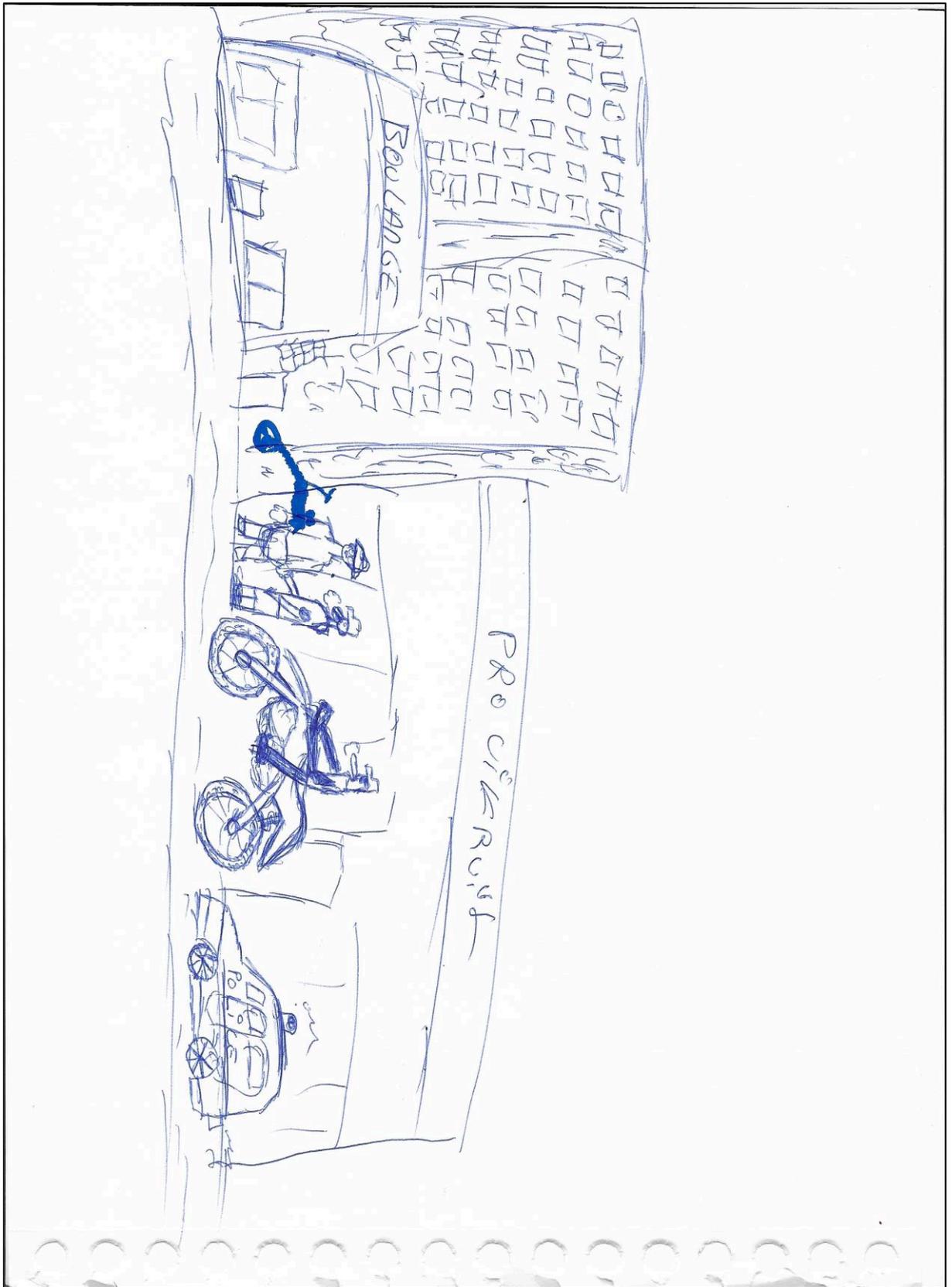
- Oui, je suis ta femme chérie.

Et en même temps, par la grâce de Dieu, la vie lui revint. Elle était fraîche, rose et en bonne santé. Elle raconta alors au roi le crime que la méchante sorcière et sa fille avaient perpétré contre elle. Le roi les fit comparaître toutes deux devant le tribunal où on les jugea. La fille fut conduite dans la forêt où les bêtes sauvages la déchirèrent. La sorcière fut jetée au feu et brûla atrocement. Quand il n'en resta plus que des cendres, le petit chevreuil se transforma et retrouva forme humaine. Sœurette et Frérot vécurent ensuite ensemble, heureux jusqu'à leurs morts.

Dessins



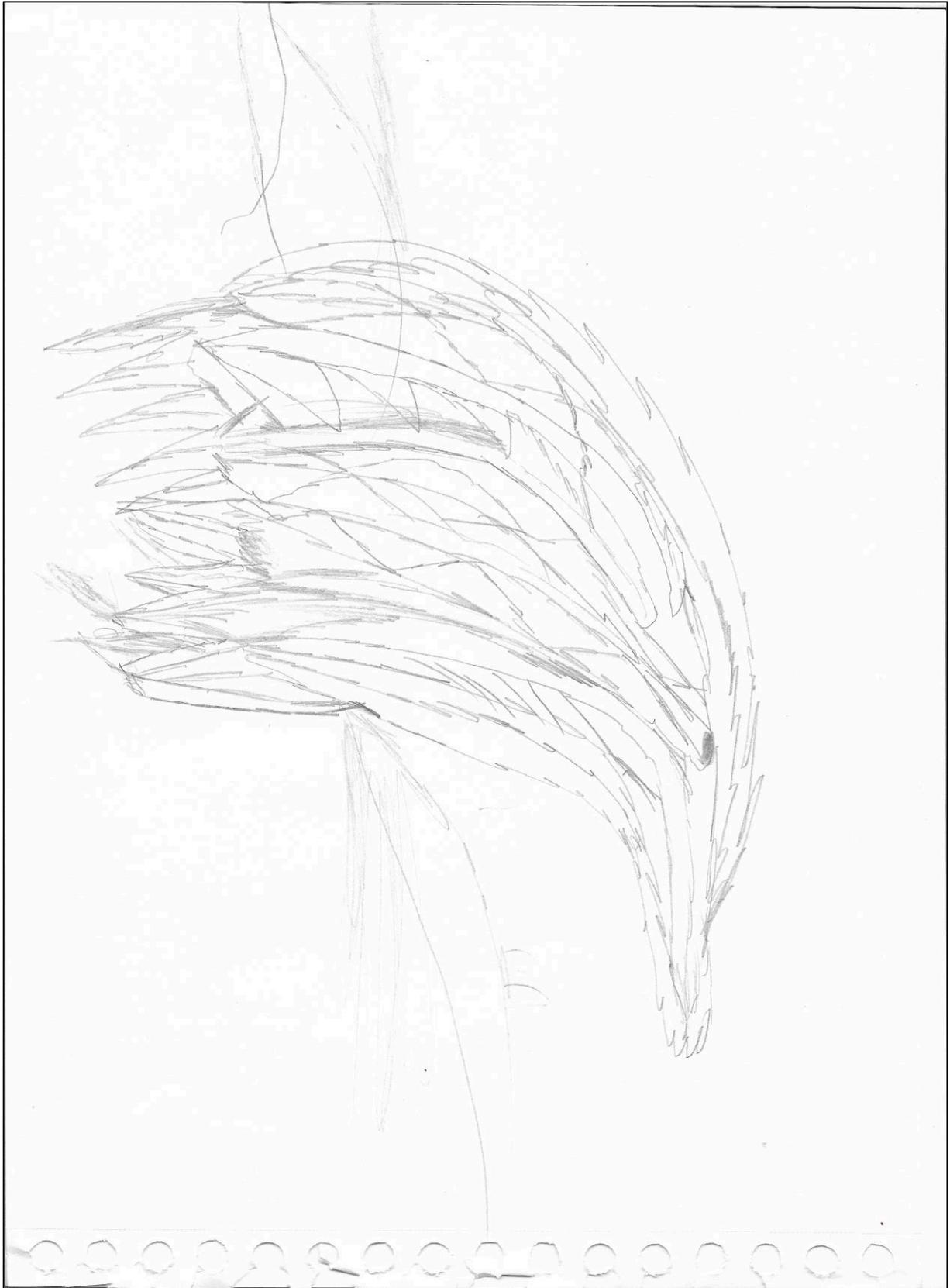
Séance 3 1 Mohamed



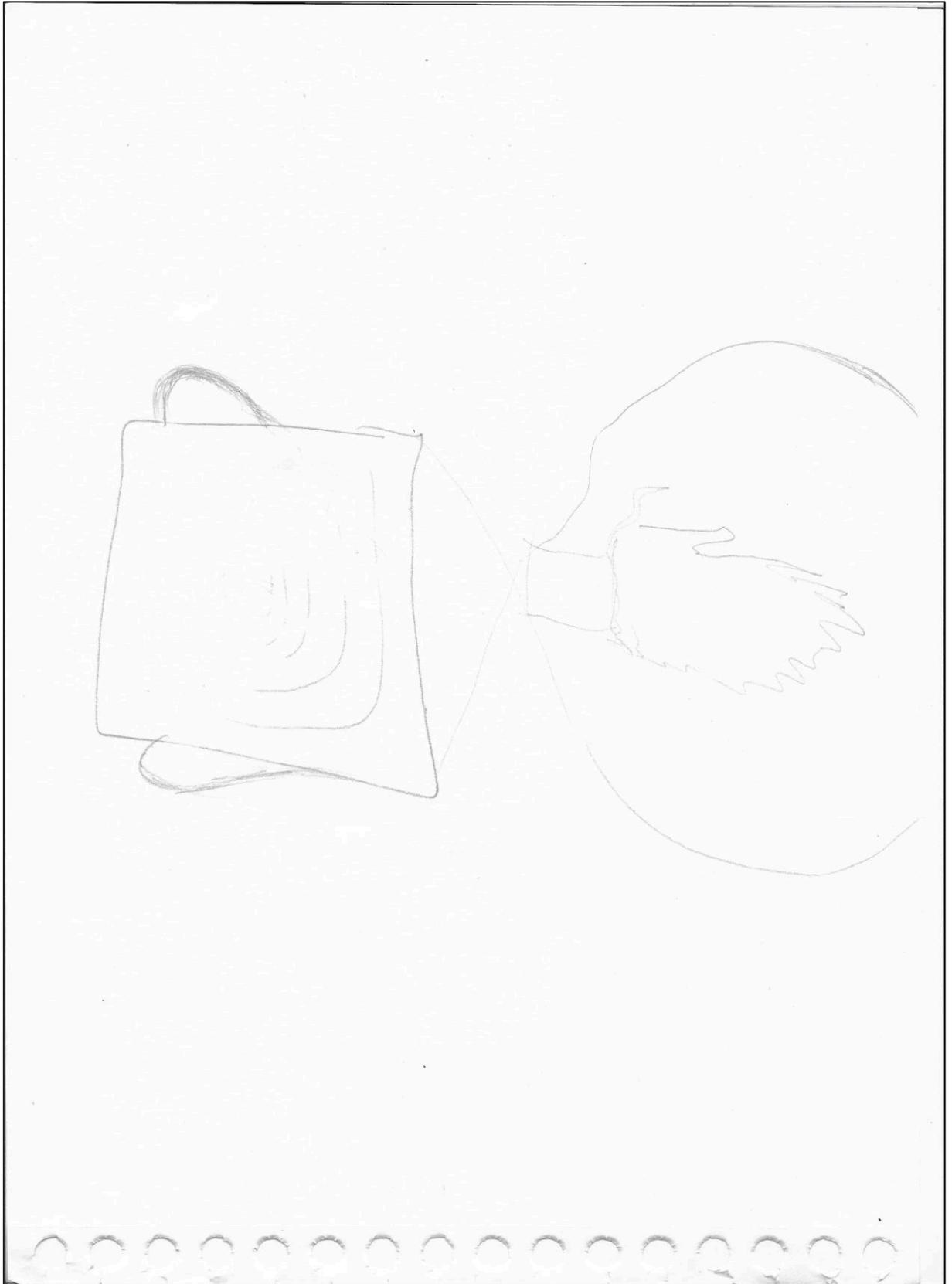
Séance 3 2 Kévin



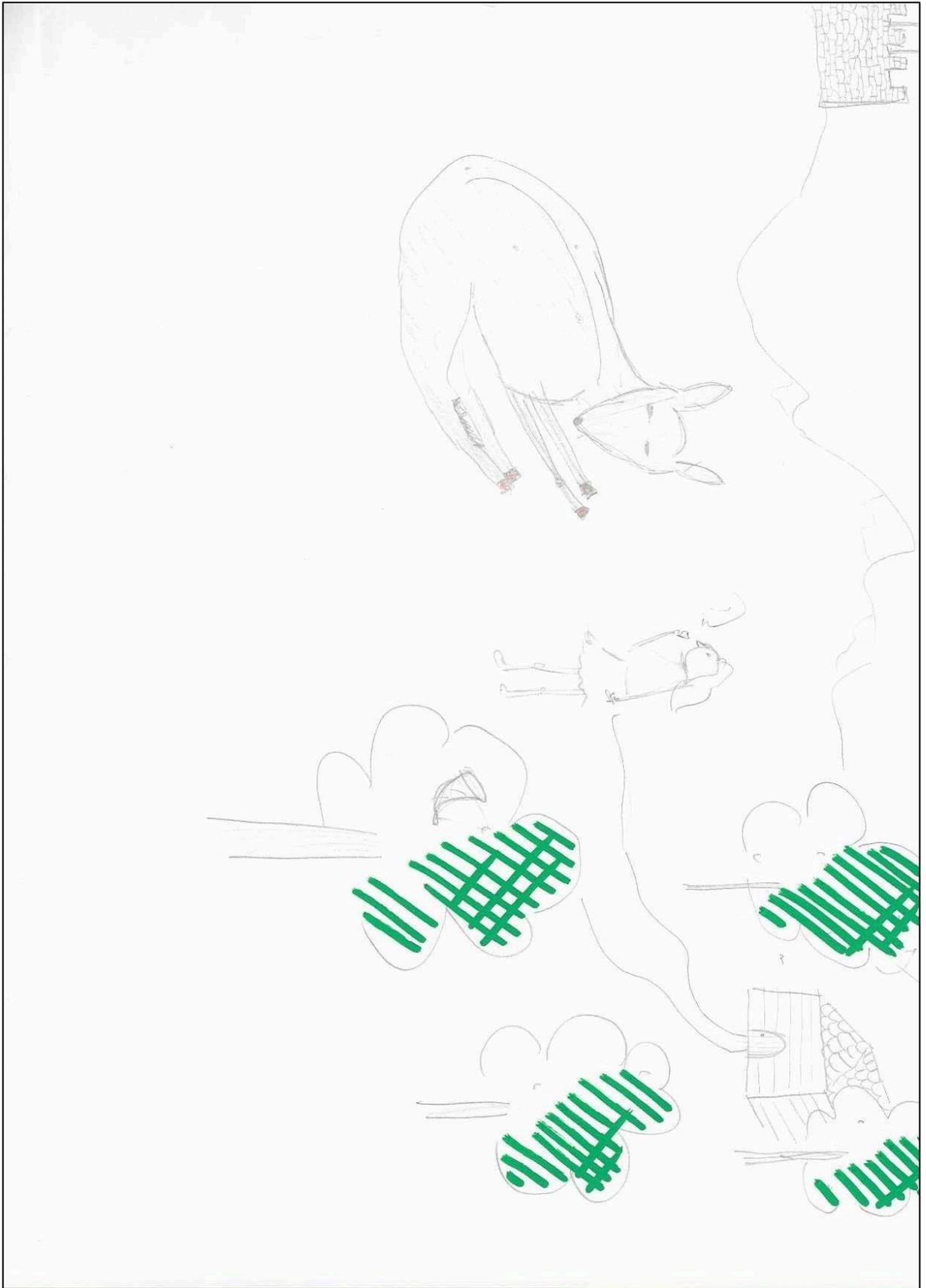
Séance 3 3 Kais



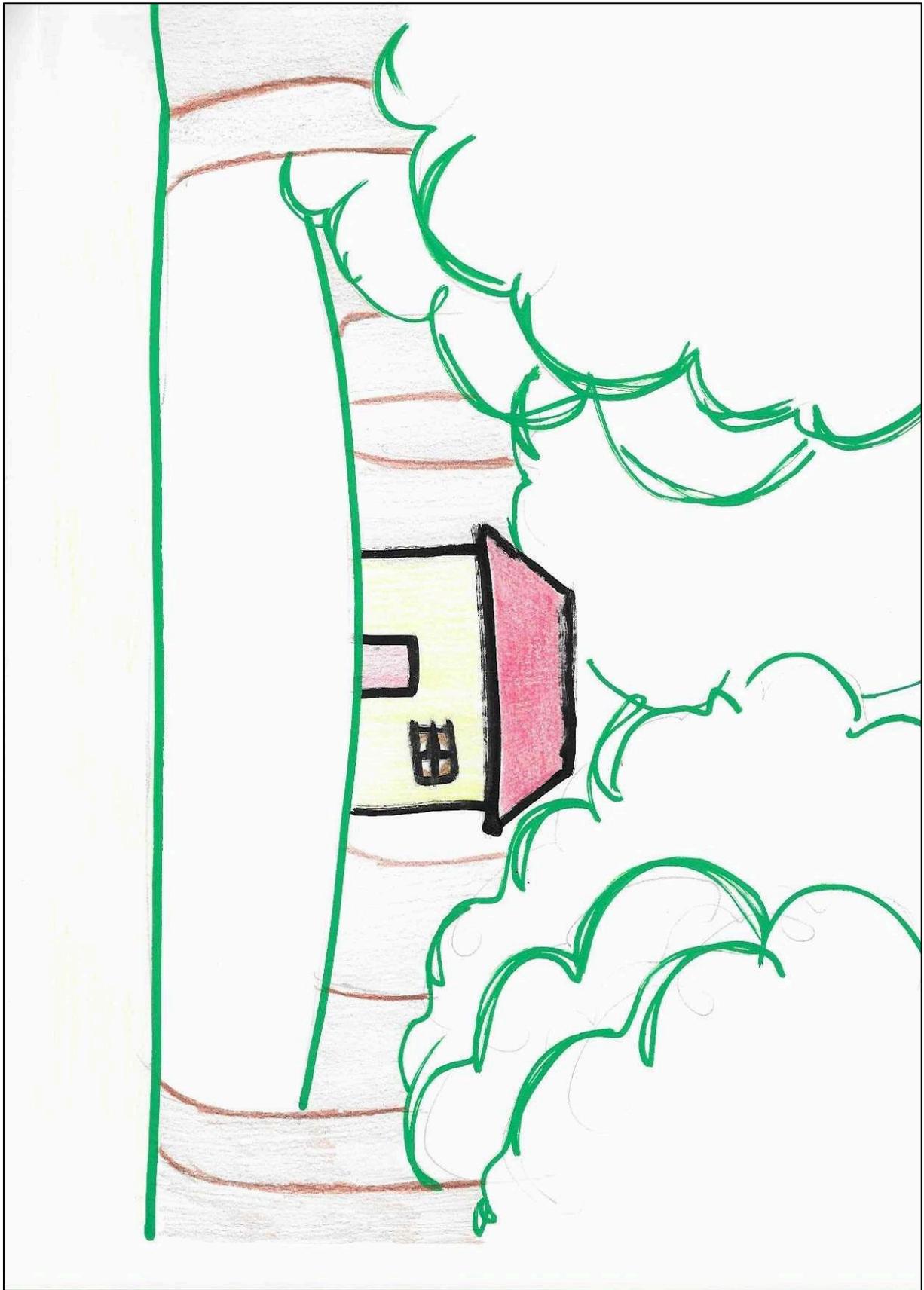
Séance 3 4 Ahmed



Séance 3 5 Nabil



Séance 3 6 Aurélie



Annexe 4 : L'ondine de l'étang

Conte

Il était une fois un meunier qui vivait heureusement avec sa femme. Ils avaient de l'argent et du bien, et leur prospérité croissait d'année en année.

Mais le malheur, dit le proverbe, vient pendant la nuit ;

Leur fortune diminua d'année en année, comme elle s'était accrue, et à la fin le meunier eut à peine le droit d'appeler sa propriété le moulin qu'il occupait. Il était fort affligé, et, quand il se couchait le soir après son travail, il ne goûtait plus de repos, mais s'agitait tout soucieux dans son lit.

Un matin, il se leva avant l'aube du jour et sortit pour prendre l'air, imaginant qu'il se sentirait le cœur soulagé. Comme il passait près de l'écluse de son moulin, le premier rayon du soleil commençait à poindre, et il entendit un peu de bruit dans l'étang. Il se retourna, et aperçut une belle femme qui s'élevait lentement du milieu de l'eau. Ses longs cheveux, qu'elle avait ramenés de ses mains délicates sur ses épaules, descendaient des deux côtés et couvraient son corps d'une éclatante blancheur. Il vit bien que c'était l'ondine de l'étang, et, tout effrayé, il ne savait s'il devait rester ou s'enfuir. Mais l'ondine fit entendre sa douce voix, l'appela par son nom et lui demanda pourquoi il était si triste. Le meunier resta muet d'abord ; mais, l'entendant parler si gracieusement, il prit courage et lui raconta qu'il avait jadis vécu dans le bonheur et la richesse, mais qu'il était maintenant si pauvre qu'il ne savait plus que faire.

« Sois tranquille, répondit l'ondine, je te rendrai plus riche et plus heureux que tu ne l'as jamais été ; seulement il faut que tu me promettes de me donner ce qui vient de naître dans ta maison. - C'est quelque jeune chien ou un jeune chat sans doute, » se dit tout bas le meunier. Et il lui promit ce qu'elle demandait.

L'ondine se replongea dans l'eau, et il retourna bien vite, consolé et tout joyeux, à son moulin. Il n'y était pas arrivé encore, que la servante sortit de la maison et lui cria qu'il n'avait qu'à se réjouir, que sa femme venait de lui donner un garçon. Le meunier demeura comme frappé du tonnerre : il vit bien que la malicieuse ondine avait su ce qui se passait et l'avait trompé. La tête basse, il s'approcha du lit de sa femme, et, quand elle lui demanda : « Pourquoi ne te réjouis-tu pas de la venue de notre beau garçon ? » Il lui raconta ce qui lui était arrivé et la promesse qu'il avait faite à l'ondine. « A quoi me sert la prospérité et la richesse, ajouta – t – il, si je dois perdre

mon enfant ? » Mais que faire ? Les parents eux-mêmes, qui étaient accourus pour le féliciter, n'y voyaient nul remède.

Cependant le bonheur rentra dans la maison du meunier. Ce qu'il entreprenait réussissait toujours ; il semblait que les caisses et les coffres se remplissaient tout seuls, et que l'argent se multipliait dans l'armoire pendant la nuit. Au bout de peu de temps, il se trouva plus riche que jamais. Mais il ne pouvait pas s'en réjouir tranquillement : la promesse qu'il avait faite à l'ondine lui déchirait le cœur. Chaque fois qu'il passait près de l'étang il craignait de la voir monter à la surface et lui rappeler sa dette. Il ne laissait pas l'enfant s'avancer près de l'eau. « Prends garde, lui disait-il ; si tu y touches jamais, il en sortira une main qui te saisira et t'entraînera au fond. » Cependant comme les années s'écoulaient l'une après l'autre et que l'ondine ne reparaisait pas, le meunier commença à se tranquilliser.

L'enfant avait grandi, était devenu jeune homme, et on le plaça à l'école d'un chasseur. Quand il eut pris ses leçons et fut devenu lui-même un chasseur habile, le seigneur du village le fit entrer à son service. Il y avait dans le village une belle et honnête jeune fille qui plut au chasseur, et quand son maître s'en fut aperçu, il lui fit présent d'une petite maison : ils célébrèrent leurs noces et vécurent heureux et tranquilles, s'aimant de tout leur cœur.

Un jour, le chasseur poursuivait un chevreuil. L'animal ayant débouché de la forêt dans la plaine, il le suivit, et d'un coup de feu retendit enfin par terre. Il ne remarqua point qu'il se trouvait tout près du dangereux étang, et, quand il eut vidé l'animal, il vint laver dans l'eau ses mains toutes tachées de sang. Mais à peine les avait-il plongées que l'ondine sortit du fond, l'enlaça en souriant dans ses bras humides et l'entraîna si vite que le flot se referma sur lui en jaillissant.

Quand le soir fut venu et que le chasseur ne rentra pas chez lui, sa femme entra dans une grande inquiétude. Elle sortit pour le chercher, et, comme il lui avait souvent raconté qu'il était obligé de se tenir en garde contre les embûches de l'ondine de l'étang et qu'il n'osait se hasarder dans le voisinage de l'eau, elle eut le soupçon de ce qui était arrivé. Elle courut à l'étang, et, quand elle vit près du bord sa gibecière, elle ne put plus douter de son malheur. Se lamentant et se tordant les mains, elle appela son bien-aimé par son nom, mais inutilement ; elle courut de l'autre côté de la rive, l'appela de nouveau, adressa à l'ondine les plus violentes injures, mais on ne lui fit aucune réponse. Le miroir de l'eau restait tranquille, et la face à demi pleine de la lune la regardait sans faire un mouvement.

La pauvre femme ne quittait point l'étang. D'un pas précipité, sans prendre de repos, elle en faisait et en refaisait le tour, tantôt en silence, tantôt en poussant de grands cris, tantôt en

murmurant à voix basse. Enfin ses forces furent épuisées, elle s'affaissa sur la terre et tomba dans un profond sommeil. Bientôt elle eut un rêve.

Elle montait tout inquiète entre deux grandes masses de roches ; les épines et les ronces piquaient ses pieds, la pluie battait son visage et le vent agitait ses longs cheveux. Quand elle eut atteint le sommet de la montagne, un aspect tout différent s'offrit à elle. Le ciel était bleu, l'air tiède, la terre s'abaissait par une pente douce, et au milieu d'une prairie verdoyante et tout émaillée de fleurs était une jolie cabane. Elle s'en approcha et ouvrit la porte ; au dedans était assise une vieille en cheveux blancs qui lui fit un signe gracieux. Au même instant la pauvre femme s'éveilla. Le jour était déjà levé, et elle se décida à faire aussitôt ce que lui conseillait son rêve. Elle gravit péniblement la montagne, et elle trouva tout semblable à ce qu'elle avait vu dans la nuit.

La vieille la reçut gracieusement et lui indiqua un siège où elle l'invitait à s'asseoir. « Sans doute tu as éprouvé quelque malheur, dit-elle, puisque tu viens visiter ma cabane solitaire. » La femme lui raconta, tout en pleurant, ce qui lui était arrivé. « Console-toi, lui dit la vieille, je viendrai à ton secours : voici un peigne d'or. Attends jusqu'à la pleine lune, puis rends-toi près de l'étang, assieds-toi sur le bord, et passe ce peigne sur tes longs cheveux noirs. Quand tu auras fini, dépose-le sur le bord, et tu verras ce qui arrivera alors. »

La femme revint, mais le temps lui dura beaucoup jusqu'à la pleine lune. Enfin le disque arrondi brilla dans le ciel, alors elle se rendit près de l'étang, s'assit et passa le peigne d'or dans ses longs cheveux noirs ; et quand elle eut fini, elle s'assit au bord de l'eau. Bientôt après, le fond vint à bouillonner, une vague s'éleva, roula vers le bord et entraîna le peigne avec elle. Le peigne n'avait eu que le temps de toucher le fond, quand le miroir de l'eau se partagea : la tête du chasseur monta à la surface. Il ne parla point, mais regarda sa femme d'un œil triste. Au même instant, une seconde femme vint avec bruit et couvrit la tête du chasseur. Tout avait disparu, l'étang était tranquille comme auparavant, et la face de la lune y brillait.

La femme revint désespérée, mais un rêve lui montra la cabane de la vieille. Le matin suivant elle se mit en route et conta sa peine à la bonne fée. La vieille lui donna une flûte d'or et lui dit : « Attends jusqu'au retour de la pleine lune ; puis prends cette flûte, place-toi sur le bord, joue sur l'instrument un petit air, et, quand tu auras fini, dépose-la sur le sable, tu verras ce qui se passera alors. »

La femme fit ce que lui avait dit la vieille. À peine avait-elle déposé la flûte sur le sable, que le fond de l'eau vint à bouillonner ; une vague s'éleva, s'avança vers le bord et entraîna la flûte avec elle, bientôt après l'eau s'entr'ouvrit, et non-seulement la tête du chasseur, mais lui-même jusqu'à la moitié du corps monta à la surface. Plein de désir il étendit ses bras vers elle, mais

une seconde vague vint avec bruit, le couvrit et l'entraîna au fond. « Ah ! dit la malheureuse, que me sert de voir mon bien-aimé pour le perdre encore ? »

La tristesse remplit de nouveau son cœur, mais le rêve lui indiqua une troisième fois la maison de la vieille. Elle se mit en route, et la fée lui donna un rouet d'or, la consola et lui dit : « Tout n'est pas fini encore ; attends jusqu'à ce que vienne la pleine lune, puis prends le rouet, place-toi au bord, et file jusqu'à ce que tu aies rempli ton fuseau ; quand tu auras achevé, place le rouet près de l'eau, et tu verras ce qui se passera alors. »

La femme suivit ce conseil de point en point. Dès que la nouvelle lune se montra, elle porta le rouet d'or au bord de l'eau, et fila diligemment jusqu'à ce que son lin fût épuisé et que le fil eût rempli le fuseau. À peine le rouet fut-il déposé sur le bord, que le fond de l'eau bouillonna plus violemment que jamais ; une forte vague s'avança et emporta le rouet avec elle. Bientôt la tête et le corps tout entier du chasseur montèrent à la surface. Vite il s'élança sur le bord, saisit sa femme par la main et s'enfuit. Mais à peine avaient-ils fait quelques pas, que l'étang tout entier se souleva avec un horrible bouillonnement et se répandit avec une violence irrésistible dans la plaine. Déjà les deux fuyards voyaient la mort devant leurs yeux, quand la femme dans son angoisse appela la vieille à son aide, et en un instant ils furent changés, elle en crapaud, lui en grenouille. Le flot qui les avait atteints ne put les faire périr mais il les sépara et les entraîna très-loin l'un de l'autre.

Quand l'eau se fut retirée et qu'ils eurent remis le pied sur un terrain sec, ils reprirent leur forme humaine. Mais aucun des deux ne savait ce qu'était devenu l'autre ; ils se trouvaient parmi des hommes étrangers, qui ne connaissaient pas leur pays. De hautes montagnes et de profondes vallées les séparaient. Pour gagner leur vie, tous deux furent obligés de garder les moutons. Pendant plusieurs années ils conduisirent leurs troupeaux à travers les bois et les champs, accablés de tristesse et de regret.

Une fois, comme le printemps venait de reflurir, tous deux sortirent le même jour avec leurs troupeaux, et le hasard voulut qu'ils marchassent à la rencontre l'un de l'autre. Sur la pente d'une montagne éloignée, le mari aperçut un troupeau et dirigea ses moutons de ce côté. Ils arrivèrent ensemble dans la vallée, mais ne se reconnurent point ; pourtant ils se réjouissaient de n'être plus seuls. Depuis ce temps-là ils faisaient paître chaque jour leurs troupeaux l'un près de l'autre : ils ne se parlaient pas, mais ils se sentaient consolés. Un soir, comme la pleine lune brillait au ciel et que les moutons reposaient déjà, le berger tira sa flûte de son sac et en joua un air gracieux, mais triste. Quand il eut fini, il remarqua que la bergère pleurait amèrement. « Pourquoi pleures-tu ? lui demanda-t-il.

- Ah ! répondit-elle, c'est ainsi que brillait la pleine lune lorsque je jouais pour la dernière fois cet air sur la flûte, et que la tête de mon bien-aimé parut à la surface de l'eau. »

Il la regarda et ce fut comme si un voile était tombé de ses yeux ; il reconnut sa femme bien aimée ; et en la regardant, comme la lune brillait sur son visage, elle le reconnut à son tour. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, s'embrassèrent, et s'ils furent heureux, qu'on ne le demande point.

Dessins

Les patients n'ont pas produit de dessin à cette séance.

Annexe 5 : Kirikou et la sorcière

Conte

Dans une case, une femme attend. Tout à coup, une petite voix sort de son ventre rond :

- Mère, enfante-moi !

La mère répond calmement :

- Un enfant qui parle dans le ventre de sa mère s'enfante tout seul.

Un bébé minuscule apparaît.

- Je m'appelle Kirikou. Mère, lave-moi !

- Un enfant qui s'enfante lui-même se lave tout seul.

Kirikou saute dans unealebasse et éclabousse joyeusement autour de lui.

- Ne gaspille pas l'eau. Karaba la sorcière a asséché notre source. Elle a dévoré ton père et tous les autres hommes du village. Seul ton oncle est resté. Il est sur la route des Flamboyants, allant combattre Karaba la sorcière.

- Alors je dois aller l'aider ! S'écrie Kirikou

Sur ses petites jambes qui vont à toute vitesse, Kirikou file sur la route des Flamboyants. Il rejoint son oncle, le dépasse et lui fait face :

- Bonjour mon oncle, je suis Kirikou, ton neveu. Je viens t'aider à combattre Karaba la sorcière.

L'oncle ne veut pas croire que ce petit bonhomme est son neveu et il refuse qu'un si jeune enfant vienne avec lui. Alors Kirikou repart à toute allure vers le village. L'oncle est satisfait.

Peu après, il trouve un chapeau sur sa route. Il s'en coiffe, sans se méfier : Kirikou est caché dedans ! Mais il est trop tard pour le faire descendre, car l'immense case noire de Karaba la sorcière se dresse devant eux.

La porte s'ouvre à deux battants et Karaba apparaît, hautaine et méprisante. L'oncle lui demande :

- Quel est ton prix pour épargner notre village, pour arrêter de nous assoiffer et de nous rançonner ?

Pendant qu'il parle, les fétiches-esclaves de la sorcière s'avancent doucement derrière lui pour le tuer. Mais Kirikou, caché dans le chapeau, voit tout et prévient son oncle, qui abat les fétiches.

- Je laisserai tranquille ton village si tu me donnes ton chapeau magique, déclare la sorcière.

L'oncle finit par accepter et s'en va en laissant le chapeau à terre. Mais lorsque le fétiche s'avance pour le saisir, le chapeau se sauve, avec les petites jambes de Kirikou !

Karaba tempête. Elle envoie ses fétiches au village.

- Les femmes ne nous ont pas donné tout leur or, proclament-ils. Malheur à celle qui a gardé une celle pépète !

Une à une, les cases sont fouillées. Silencieuses, les femmes du village attendent. Le fétiche au nez d'or renifle, fait un signe. Les autres le rejoignent, creusent et trouvent un collier d'or. Les fétiches sortent alors de la case, le collier dans les mains. L'un d'eux déroule sa trompe vers la case, prend une longue inspiration...

- Non !!!

Épouvantée, la femme au collier implore, en vain : le fétiche crache une longue langue de feu. La case s'embrase en quelques secondes, tandis que la femme hurle de désespoir.

La vie continue au village. Les femmes travaillent, les enfants jouent dans la rivière et ne pensent plus à Karaba la sorcière-sauf Kirikou. Quand il voit une pirogue vide arriver et s'arrêter toute seule devant les enfants, il s'écrie :

- Ne montez pas, c'est un piège de la sorcière !

Les enfants se moquent de lui et grimpent tous à bord. Alors la pirogue repart dans l'autre sens et les emporte à une allure infernale vers la sorcière. Vite, Kirikou s'empare d'un poignard, rejoint la pirogue et transperce la coque. La pirogue coule lentement et les enfants, sauvées, regagnent la berge en barbotant.

Karaba voit arriver au fond de l'eau une pirogue vide. Elle écume de rage.

Kirikou est petit mais il peut beaucoup.

A la queue leu leu derrière Kirikou, les enfants retournent au village en passant par la forêt. Brusquement, Kirikou s'arrête : un arbre noir aux fruits roses se dresse au milieu du chemin. Les enfants s'exclament :

- Oh ! le bel arbre! On ne l'avait jamais vu !

- Alors n'approchez pas ! s'écrie Kirikou.

Mais personne ne veut l'écouter. En un instant, les enfants grimpent dans l'arbre. Ils chantent, ils rient et se moquent du petit Kirikou.

Tout à coup, les branches se referment sur eux, comme les barreaux d'une cage. Les racines se mettent à onduler comme des serpents, et l'arbre s'élance, emportant les enfants vers Karaba la sorcière.

Les enfants emprisonnés hurlent d'épouvante. L'arbre ensorcelé file vers Karaba.

Kirikou trouve un coupe-coupe, court à toute vitesse, bondit sur les racines de l'arbre et entaille le tronc.

- Secouez-vous ! Secouez- l'arbre ! hurle-t-il aux enfants.

L'arbre oscille, le tronc craque et les branchent s'ouvrent d'un coup, libérant les enfants qui tombent à terre, sains et saufs.

Karaba la sorcière voit arriver un bout de tronc sans branches- et sans enfants. Elle trépigne de colère.

Kirikou n'est pas grand mais il est vaillant.

Tout le monde est sauvé, mais l'eau manque toujours cruellement au village. Kirikou décide de découvrir le secret de la Source Maudite. Résolument il se faufile dans le conduit de la fontaine asséchée. Il rampe, se cogne, gémit et finit par arriver dans une grotte immense. Un monstre gluant se dresse devant lui, gonflé comme une outre.

- C'est donc lui qui boit l'eau de la source ! se dit-il. Mais que faire ? Je suis si petit !

Kirikou ressort, se saisit d'un tisonnier chauffé au rouge et revient en courant, la pointe en avant. Il fonce tout droit et crève la panse du monstre ! La bête gonflée d'eau explose en raz de marée : en un instant, la grotte est inondée. Kirikou est emporté, il se heurte aux parois et se noie.

L'eau est revenue ! Mais la joie au village est de courte durée. Dans la fontaine flotte le petit corps sans vie du vaillant Kirikou. Sa mère le prend dans ses bras, le serre contre sa poitrine et se met à chanter à voix basse. Les villageois, penchés sur l'enfant, reprennent doucement cette chanson avec elle. C'est alors qu'une petite toux les interrompt : Kirikou est vivant !

- J'ai gagné ! dit Kirikou d'une voix cassée.

- Il a gagné ! hurlent les villageois.

Tout le monde danse et chante de joie.

Kirikou est petit, mais il peut beaucoup ! Kirikou n'est pas grand, mais il est vaillant ! Kirikou nous libère, malgré la sorcière !

- Repose-toi, lui dit sa mère. Kirikou a combattu la sorcière et rendu l'eau au village mais cela ne lui suffit pas :

- Mère, pourquoi Karaba est-elle si méchante ?

- Je ne sais pas. Seul le Sage dans la Montagne pourrait répondre à cette question.

- Qui est-ce ?

- Ton grand-père.

- Où vit-il ?

- De l'autre côté de la Montagne Interdite, sous la grande Termitière. Mais Karaba ne laisse passer personne.

- Et si j'avais une idée, tu m'aiderais ? demande Kirikou.

- Oui, répond sa mère.

Dissimulé derrière le pagne de sa mère, Kirikou s'avance vers le domaine de la sorcière.

- Nous arrivons aux derniers buissons, chuchote la mère. Au-delà, la présence de Karaba empêche les plantes de pousser. Voici le terrier qu'il te faut.

Kirikou se glisse dans le trou.

- Et voici le poignard de ton père, ajoute la mère en faisant semblant de cueillir une fleur. Bonne chance Kirikou !

Le petit garçon s'enfonce dans les profondeurs du sol. Karaba lui barre le chemin ? Il passe par-dessous !

Kirikou avance dans un dédale de galeries. Avec son poignard, il creuse la terre vers le domaine du Sage dans la Montagne. Il monte, il descend, il s'égaré...

Soudain, un grognement lui fait lever la tête : une zorille avance vers lui, parmi les ossements des animaux qu'elle a dévorés. Kirikou hurle et la bombarde avec des os. La zorille, effarée, envoie son odeur épouvantable et s'enfuit.

Mais bientôt Kirikou la retrouve, prête à bondir sur des bébés rats palmistes. Il la saisit par la queue, tire de toutes ses forces et hurle encore. La zorille lâche sa terrible odeur et disparaît. Les rats palmistes savent par où sortir, Kirikou se hâte de les suivre.

Kirikou n'est pas fort, pourtant il s'en sort !

Enfin Kirikou débouche au grand air ! Prudemment, il se tapit derrière un arbre. Au loin, il aperçoit la case de la sorcière. Il a réussi, il est de l'autre côté ! Mais comment sortir de sa cachette sans être vu par Karaba ?

Tout près de lui, une huppe vient se poser.

- Je vais me déguiser...

Kirikou se met à assembler fleurs, feuilles et brindilles, et le voilà devenu oiseau vert, un poignard en guise de bec. Son déguisement est tellement réussi que la huppe tourne autour de lui en roucoulant ! Kirikou s'inquiète :

- Elle va me faire découvrir !

L'oiseau insiste. Alors Kirikou attaque. Ils se battent à coup de bec, mais la huppe est la plus forte. Soudain, Kirikou bondit sur son dos et s'agrippe résolument. L'oiseau n'a plus le choix : il s'envole tant bien que mal.

Kirikou n'est pas lourd, il s'échappe toujours !

La huppe, épuisée, atterrit de l'autre côté de la montagne, où le fétiche perché sur la case de Karaba ne peut plus les voir. Kirikou saute à terre et l'oiseau s'enfuit. Mais un redoutable phacochère surgit et fonce sur Kirikou. Heureusement, Kirikou court très vite. L'animal le poursuit avec acharnement. Ils se mettent à tourner autour d'un grand rocher. Mais voilà que Kirikou rattrape le phacochère par-derrière, saute sur son dos et lui tire les oreilles ! Le phacochère grogne de douleur car c'est un point sensible. Tenu par les oreilles, il devient aussi obéissant qu'un cheval et emmène Kirikou jusqu'à la Grande Termitière.

Kirikou n'est pas grand, mais c'est un géant !

Kirikou saute à bas de sa monture, impatient de pénétrer enfin dans le domaine du Sage dans la Montagne. Son cœur bat : qu'est-ce qui l'attend dans la Grande Termitière ? Le phacochère, furieux, tente à nouveau de le poursuivre. Mais la muraille s'ouvre et se referme pour Kirikou. L'animal, lui, s'écrase contre la paroi rocheuse ! Kirikou se retrouve au milieu d'une longue allée bordée de calaos au gros bec. Et, au fond d'une immense grotte bleue, le Sage dans la Montagne attend son petit-fils.

Kirikou va enfin connaître les réponses à toutes les questions qui le tourmentent.

- Grand-Père, comment Karaba a-t-elle fait entrer le monstre dans la grotte de la Source ?

- Il est entré tout seul. Il était tout petit et il avait soif. Il a grossi, et plus il grossissait, plus il buvait.

- Grand-Père, pourquoi Karaba dévore-t-elle les hommes ?

- C'est une légende. Elle n'a jamais mangé un homme.

- Grand-Père, pourquoi Karaba est-elle méchante ?

- Parce qu'on lui a fait mal. Elle souffre jour et nuit à cause d'une épine empoisonnée que des hommes lui ont enfoncée dans la colonne vertébrale. Cette épine lui donne aussi ses pouvoirs de sorcière.

- J'arracherai l'épine du dos de Karaba, ou je mourrai.

Kirikou est petit, mais il réfléchit : tant que Karaba sera dans son domaine, entourée de ses fétiches, il ne pourra rien. Il faut l'attirer hors de chez elle. Mais comment ?

- Je vais lui voler ses bijoux d'or !

Kirikou regagne le terrier, vers la case de Karaba. À l'aide de son poignard, il creuse une nouvelle galerie, juste sous la corbeille où se trouvent les bijoux. Il découpe le fond, et c'est une pluie d'or qui dégringole sur lui !

Attirée par le bruit, Karaba soulève le couvercle de la corbeille. Elle découvre avec stupeur

qu'elle n'a plus un seul bijou !

- Kirikou ! hurle-t-elle de rage. Ce ne peut être que lui ! Cette fois, c'est moi qui vais à sa recherche, et il mourra !

Kirikou se dépêche. Il s'enfonce dans la forêt, creuse au pied de l'arbre fromager, y cache les bijoux et disparaît. Il est temps ! Karaba survient à grands pas : ses pagnes volent au vent, ses bijoux scintillent. À son approche, les plantes se dessèchent et meurent.

Karaba s'agenouille au pied de l'arbre et fouille rageusement la terre de ses mains nues. Autour d'elle, les fleurs se fanent, les feuillants tombent.

Juste au-dessus d'elle, Kirikou, perché sur une branche, l'observe. Au milieu du dos de la sorcière, l'épine empoisonnée dépasse légèrement. En un éclair, Kirikou se jette sur Karaba et arrache l'épine avec ses dents. La sorcière pousse un hurlement abominable, paralysant d'effroi la forêt, la savane, le village. Puis c'est le silence. Petit à petit, les oiseaux se remettent à chanter, les arbres reverdissent, de nouvelles fleurs s'épanouissent. La forêt revient à la vie. Karaba ouvre les yeux : elle ne souffre plus.

- Kirikou, comment te prouver ma reconnaissance ? demande la sorcière d'une voix sereine.

- Épouse-moi.

Karaba sourit et explique à Kirikou qu'un petit garçon ne peut pas épouser une grande dame.

- Voudrais-tu poser tes lèvres sur les miennes ? demande Kirikou.

- Mais... oui, je veux bien, répond la jeune femme.

Karaba se penche doucement vers Kirikou et lui donne un baiser. Alors...

Kirikou grandit ! Il pousse, se transforme et devient un magnifique guerrier !

- Tu vois, tu n'as pas perdu tous tes pouvoirs, dit doucement Kirikou.

Pendant ce temps-là, tout le village se désole. Plus personne n'espère le retour de Kirikou.

Soudain, un cri retentit :

- La sorcière !

Pris de panique, tous fuient. À l'entrée du village avancent le grand Kirikou et la belle Karaba, main dans la main.

Le jeune homme tente de rassurer les villageois :

- N'ayez pas peur ! Karaba n'est plus une sorcière, et je suis Kirikou !

Mais personne ne le croit. Seule sa mère ose s'avancer. Elle scrute le visage de l'inconnu, le touche, le caresse, et murmure enfin :

- Que tu es devenu beau, mon fils...

Les villageois acceptent alors Kirikou, mais veulent se venger de Karaba, qui n'a plus de pouvoirs :

- Mort à la sorcière ! Elle a dévoré mon mari ! Elle a dévoré mon frère ! Elle a dévoré mon fiancé !

Mais un martèlement interrompt leurs cris.

Porté sur un palanquin, le Sage approche, entouré de joueurs de tam-tam. Ce sont les hommes du village que Karaba avait transformés en fétiches. Toute la troupe avance en dansant et en chantant :

Kirikou nous a sauvés.

Gloire à Kirikou !

Nous étions des fétiches,

Nous sommes les hommes !

Nous sommes les pères, nous sommes les fils,

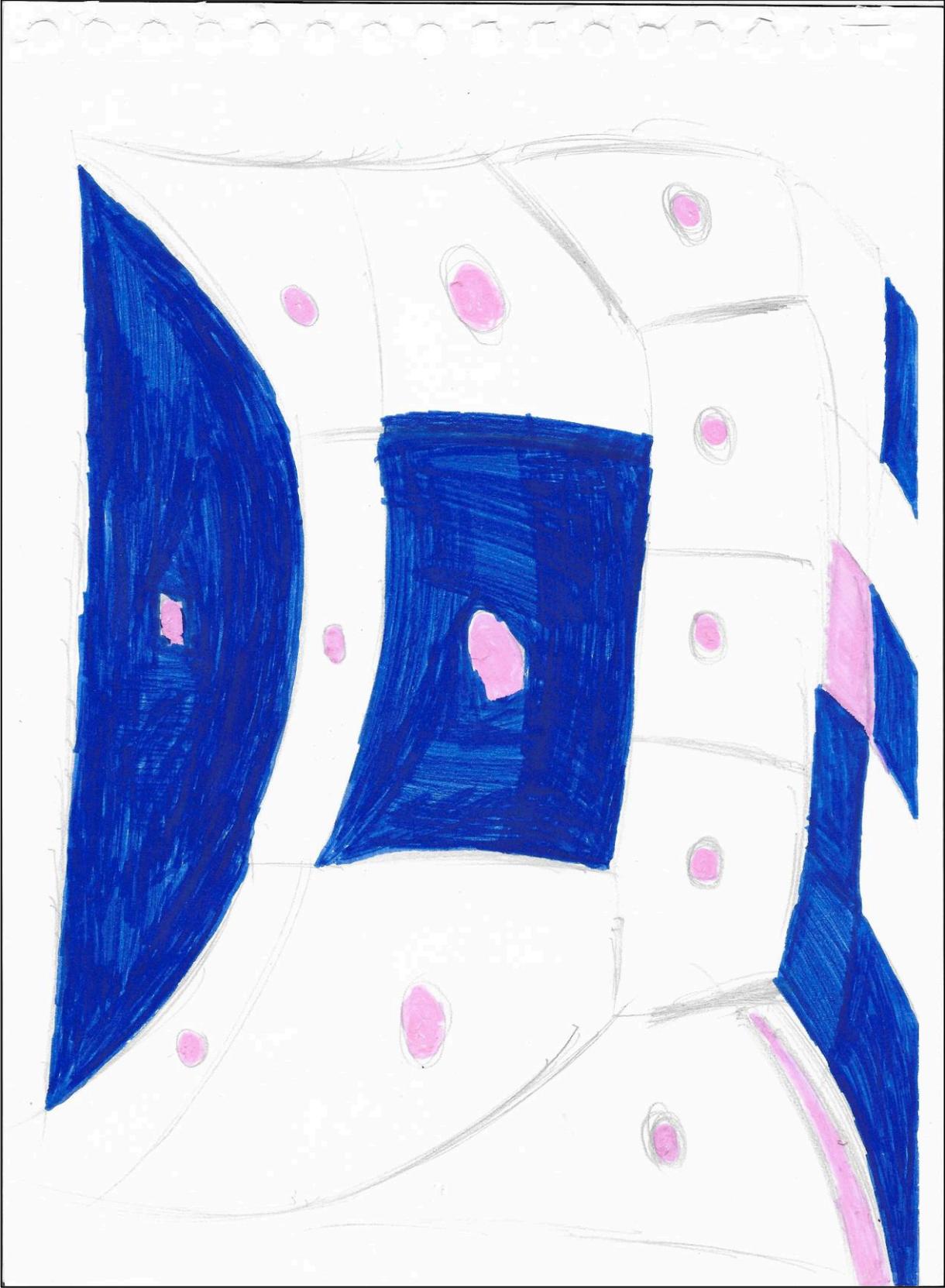
Nous sommes les maris, nous sommes les amis.

Et tous nous revenons

Vers ceux que nous aimons !

Le village est désormais réuni. Mères, fils, épouses, maris, enfants se précipitent et s'étreignent autour du couple magnifique, Karaba et Kirikou, et c'est la paix...

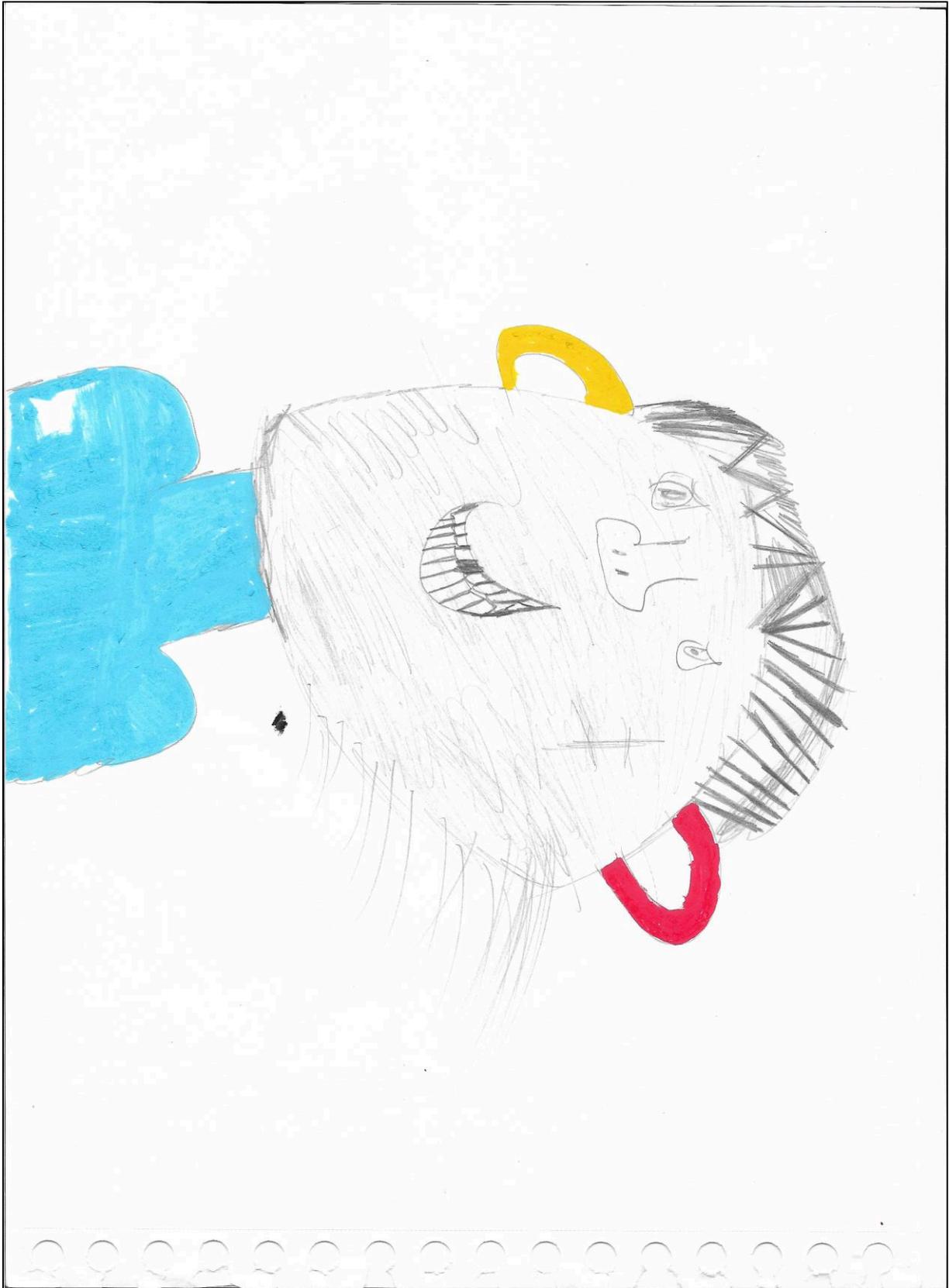
Dessins



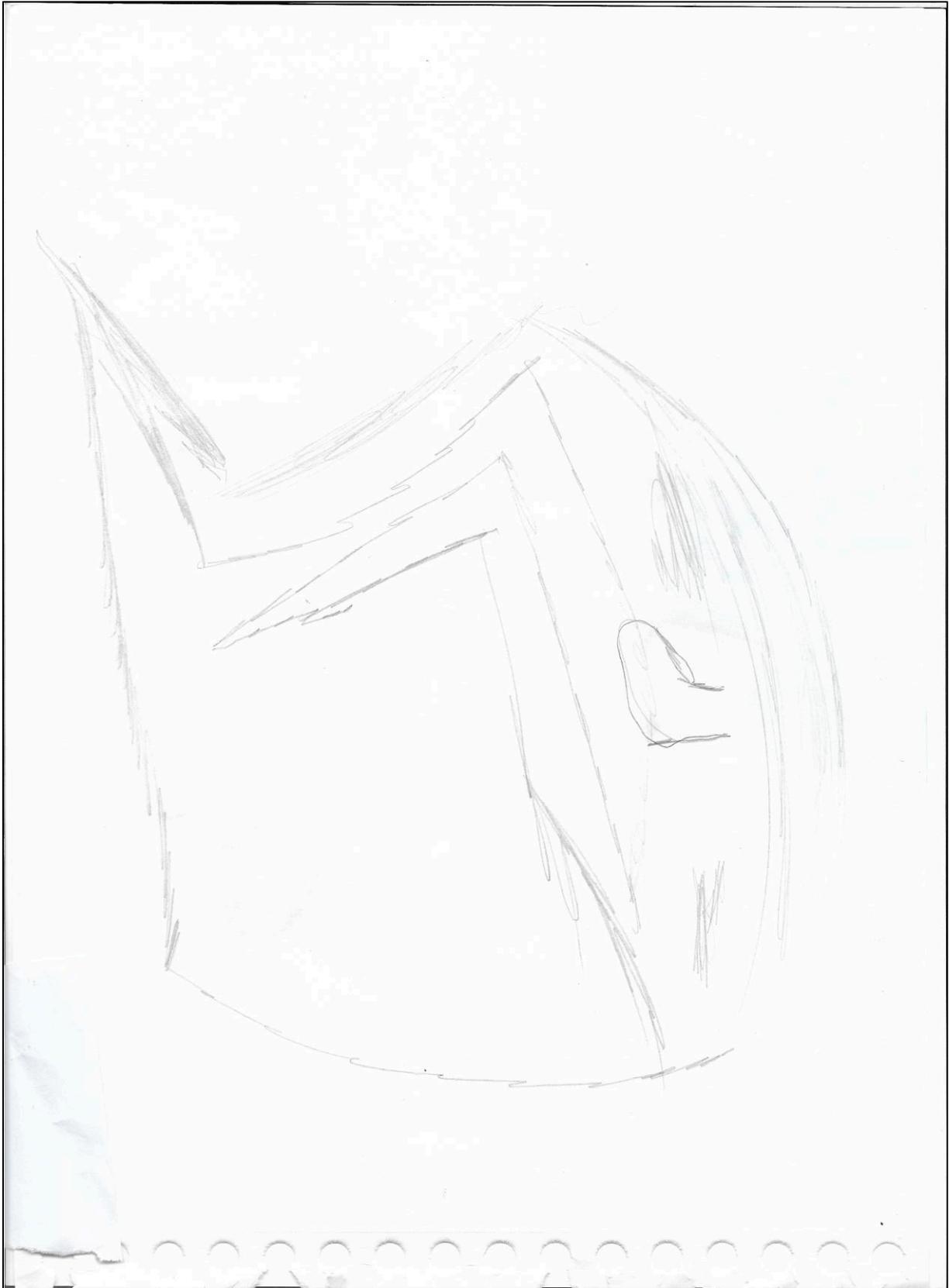
Séance 5 IMohamed



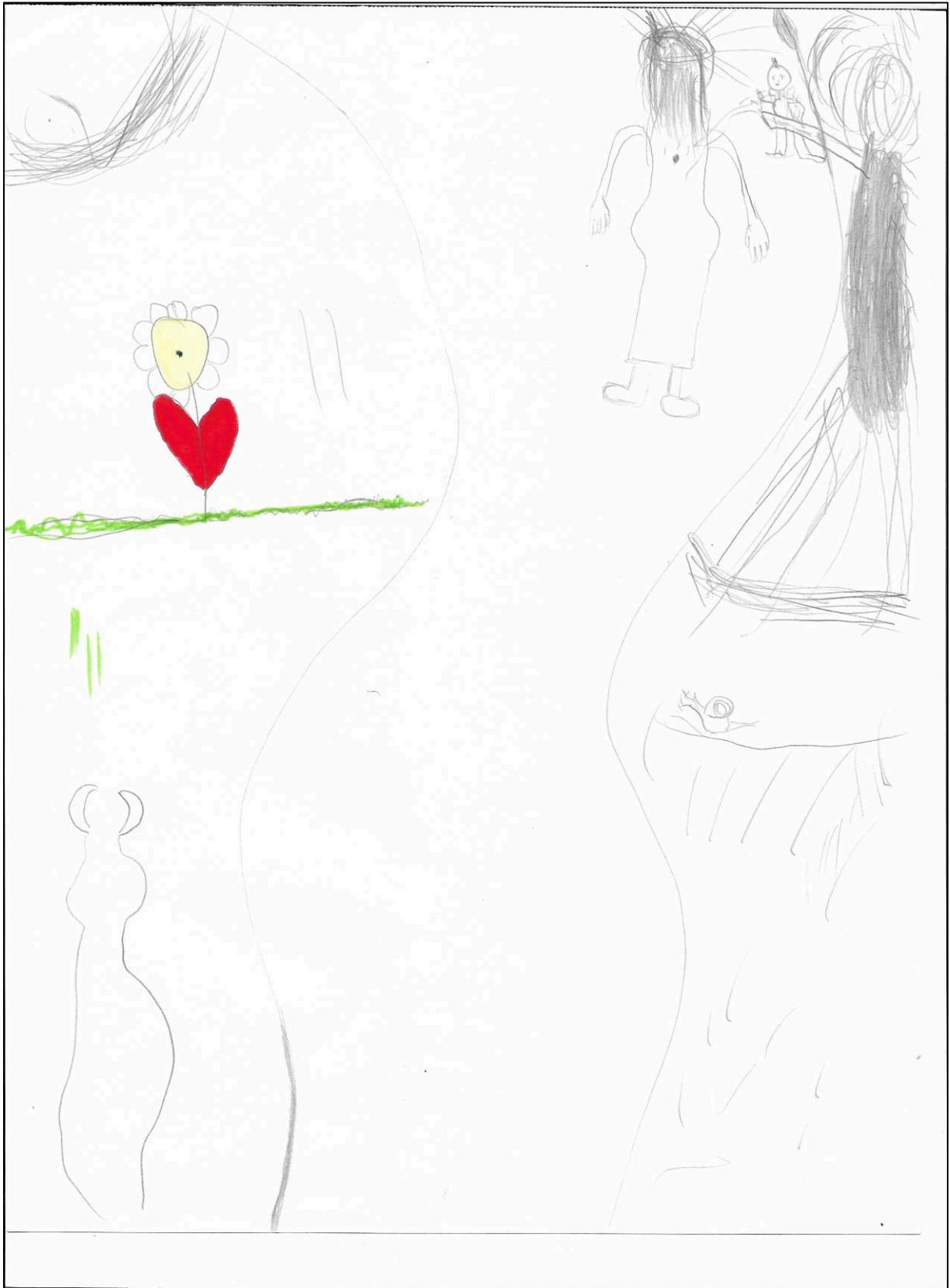
Séance 5 2 Kais



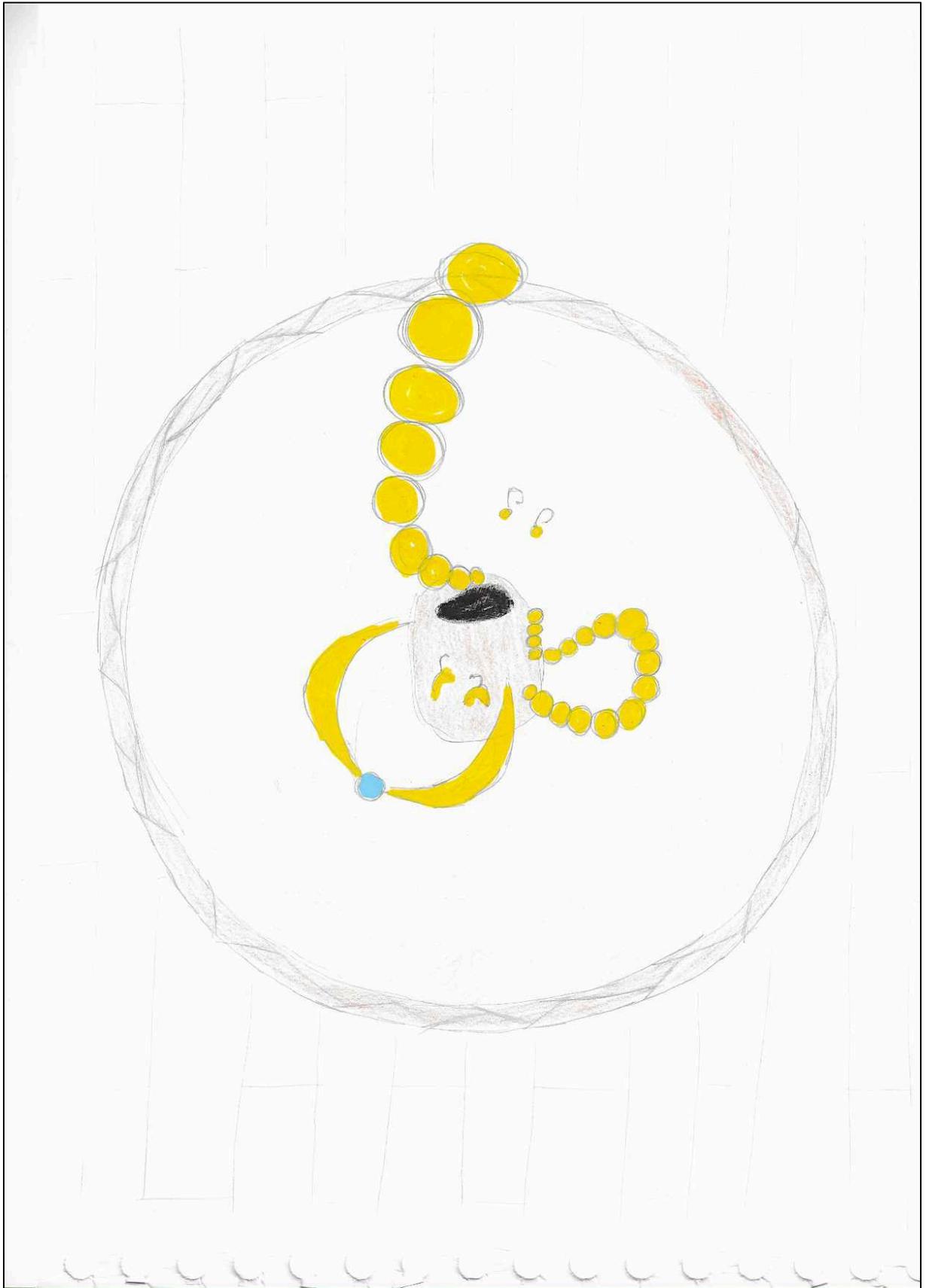
Séance 5 3 Ahmed



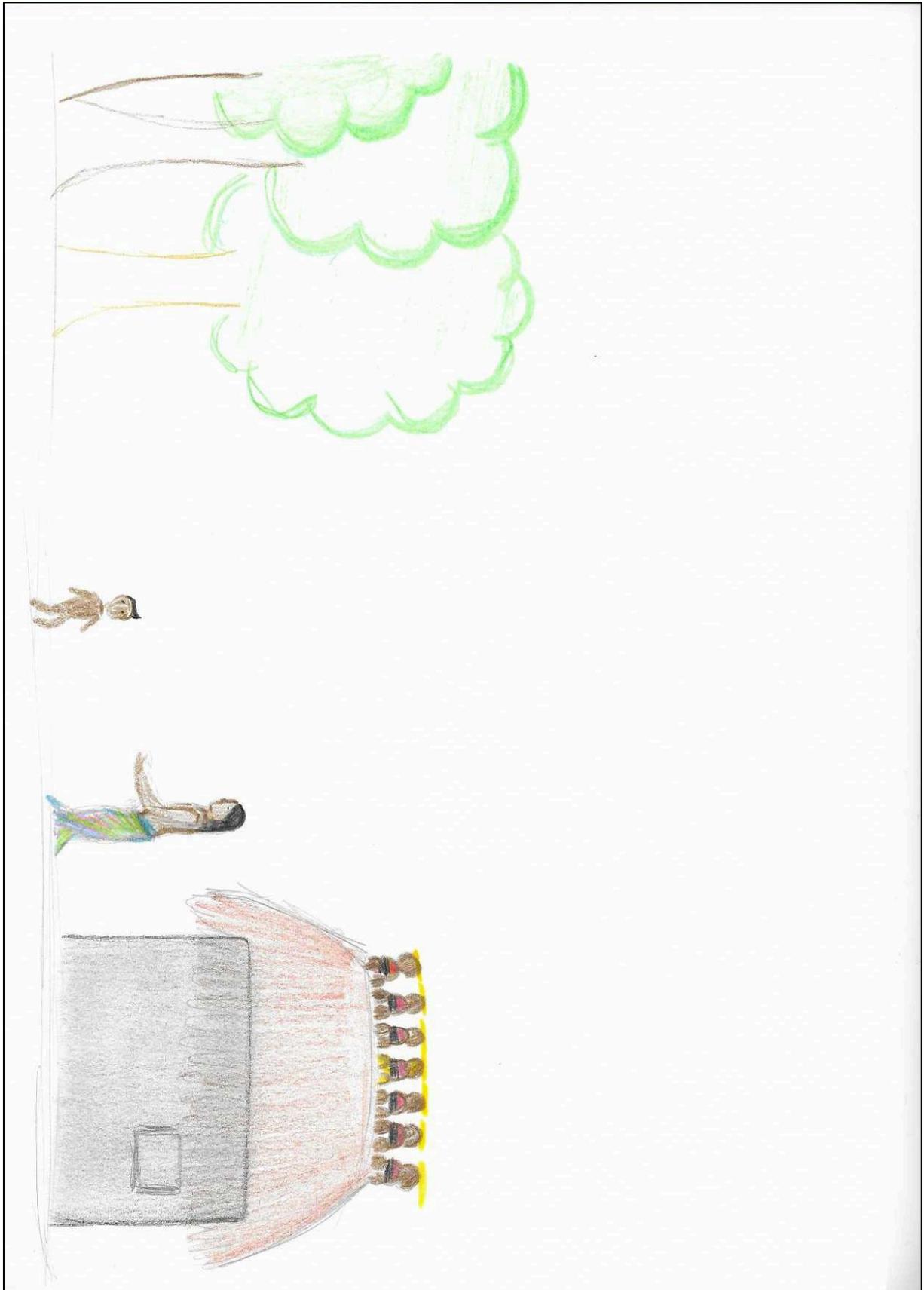
Séance 5 4 Ahmed 2



Séance 5 5 Nabil



Séance 5 6 Aurélie



Séance 5 7 Sandie

Annexe 6 : Vassilissa – la – très – belle

Conte

Il était une fois un marchand. En douze ans de mariage, il n'eut qu'une fille, Vassilissa – la – très – belle. Sa femme mourût alors que la petite avait huit ans. Sentant approcher la fin, la mère l'appela, prit une petite poupée cachée sous sa couverture et dit à Vassilissa :

- Écoute mes dernières paroles, obéis à mes dernières volontés. Je te donne cette poupée avec ma bénédiction maternelle : garde – la, ne la montre à personne. Si quelque mal t'advient, offre à manger à ta poupée et demande – lui conseil. Elle t'aidera dans le malheur.

La femme du marchand embrassa sa fille et mourût. Le veuf se désola comme il convient, puis songea à se remarier. C'était un homme bon, et il ne manquait pas de prétendantes, mais il choisit une femme plus très jeune, veuve comme lui, avec deux filles de l'âge de la sienne : une bonne ménagère, s'est – il dit, et mère de famille avisée. Il l'épousa donc, mais il se trompa : sa femme n'était pas une bonne mère pour sa Vassilissa. La marâtre et ses filles étaient jalouses de la beauté de Vassilissa. Elles la tourmentaient, l'accablaient de besogne, pour que le vent et le soleil la fassent noirci, que le travail la fasse dépérir.

Mais Vassilissa supportait tout sans se plaindre et devenait chaque jour plus belle, chaque jour plus blanche et rose, alors que la marâtre et ses filles qui ne bougeaient pas, ne faisaient rien de leurs dix doigts, maigrissaient de dépit et jaunissaient d'envie.

Elles ne savaient pas que sa poupée aidait Vassilissa. Sans elle, la fillette n'aurait pas pu accomplir tout ce travail. Le soir, quand tout le monde s'endormait, la jeune fille s'enfermait dans son appartement, servait à manger à sa poupée et lui racontait ses malheurs ;

- Petite poupée, mange et écoute mes peines ! Triste est la maison de mon père, la méchante marâtre veut ma perte. Dis – moi, qu'est – ce que je dois faire ?

La poupée mangeait, puis elle consolait Vassilissa, la conseillait et, au matin, faisait tout le travail à sa place. Vassilissa se repose à la fraîcheur, cueille des fleurs et, pendant ce temps, le potager est sarclé, l'eau puisée, les choux arrosés, le feu allumé. La poupée lui indiquait même une herbe contre le bronzage. Et la jeune fille choyait sa poupée, lui gardait les meilleurs morceaux.

Vassilissa grandit et devint une fille à marier. Tous les garçons de la ville demandent la main de Vassilissa et personne ne regarde les filles de la marâtre. Alors la marâtre se met à haïr Vassilissa encore plus fort et répond aux prétendants :

- Je ne marierai pas la fille cadette avant les aînées !

Et après le départ des garçons, elle bat Vassilissa pour se venger.

Un jour, le marchand dut partir en voyage pour longtemps. La marâtre s'en alla habiter une maison à l'orée de la forêt. Dans cette forêt vivait Baba – Yaga, la vieille sorcière. Elle ne laissait personne approcher de sa maison et croquait les gens comme des petits poulets. Pour se débarrasser de Vassilissa, sa marâtre l'envoyait tout le temps dans la forêt – cherche ceci, apporte cela. Mais la jeune fille revenait saine et sauve, sa poupée la guidait, l'éloignait de la maison de Baba – Yaga.

L'automne vint. Durant les longues soirées les filles travaillaient ; l'une à faire de la dentelle, l'autre à tricoter des bas et Vassilissa à filer le lin. La marâtre leur donna leur tâche pour la nuit et se coucha, ne laissant qu'une chandelle allumée pour les travailleuses. L'une de ses filles fit mine de moucher la chandelle avec une pince et l'éteignit, comme sa mère lui avait ordonné.

- Quel malheur ! L'ouvrage n'est pas terminé et il n'y pas de feu dans la maison. Il faut aller demander du feu à Baba – Yaga ! Qui va y aller ?
- Pas moi, dit la dentellière. Avec mes épingles, j'y vois clair !
- Ni moi, dit la tricoteuse. Mes aiguilles brillent, j'y vois bien.

Et toutes deux s'en prirent à Vassilissa.

- C'est à toi d'aller chercher du feu chez Baba – Yaga !

Et elles la poussèrent hors de la pièce. Vassilissa courut à son apprentis, servit le souper à la poupée, lui dit en pleurant :

- Petite poupée, mange et écoute ma peine ! On me dit d'aller chez Baba – Yaga. Elle va me dévorer !
- Ne crains rien, lui répondit la poupée. Prends – moi avec toi et va tranquillement là où on t'envoie. Tant que je suis là, rien ne peut m'arriver.

Vassilissa mit sa poupée dans sa poche, se signa et s'en alla dans la forêt obscure. Elle cheminait depuis quelques temps en tremblant quand un cavalier la dépassa : tout blanc, de blanc vêtu et monté sur un cheval blanc, harnaché de blanc. Aussitôt, le ciel devint plus clair. Elle poursuivit

son chemin et vit un autre cavalier : tout rouge, vêtu de rouge et monté sur un cheval rouge, harnaché de rouge. Et le soleil se leva.

Ce n'est qu'au soir tombant que Vassilissa atteignit la clairière où vivait Baba – Yaga. La clôture de sa maison était faite d'ossements, des crânes avec des yeux ornaient cette clôture, comme montants de portail des jambes humaines, pour loquets des bras avec des mains, et en guise de cadenas une bouche avec des dents pointues.

La pauvre jeune fille tremble comme une feuille en voyant ça, quand un cavalier arriva : tout noir, de noir vêtu et monté sur un cheval noir, harnaché de noir. Aussitôt, la nuit tomba et les yeux des crânes s'allumèrent, si bien qu'on y voyait comme en plein jour. Vassilissa aurait bien voulu se sauver mais la peur la clouait sur place.

Tout à coup, il se fit un grand bruit dans la forêt : les branches craquaient, les feuilles crissaient. Et déboucha dans la clairière Baba – Yaga la vieille sorcière. Elle voyage dans un mortier, le pousse du pilon, efface sa trace du balai. Le mortier s'arrêta devant le portail, Baba Yaga huma l'air et s'écria :

- Ça sent la chair fraîche par ici ! Qui est – ce ?

Toute tremblante, Vassilissa s'approcha en saluant bas :

- C'est moi, grand – mère. Les filles de ma marâtre m'ont envoyée chez toi, te demander du feu.
- C'est bon, je les connais, dit Baba – Yaga. Tu vas rester ici et me servir. Si le travail est bien fait, je te donnerai du feu, autrement, je te mangerai !

Baba – Yaga se tourna vers le portail et cria :

- Déverrouillez – vous, cadenas résistants ! Large portail, ouvre – toi !

Le portail s'ouvrit et Baba Yaga roula dans la cour en sifflotant. Vassilissa la suivit. Et le portail se referma.

Une fois dans la maison, Baba Yaga s'affala sur un banc et ordonna à Vassilissa :

- Sers – moi à manger tout ce qui est au four ! Et dépêche – toi, j'ai faim !

Vassilissa se mit à la servir. Pâtés et rôtis, tartes et tourtes, jambons et soupes. Elle tira du cellier hydromel et eau – de – vie, bières et vins - de quoi boire et manger pour dix ! Baba – Yaga

mangea et but le tout ; elle ne laissa pour Vassilissa qu'un quignon de pain, un peu de soupe et un bout de cochon rôti. Puis, elle dit :

- Demain, après mon départ, tu balaieras la cour, nettoieras tout la maison, prépareras le dîner, rangeras le linge. Après ça, tu prendras dans la huche un boisseau de blé que tu vas trier grain par grain. Et tâche que tout soit bien fait, sinon, je te mange !

Elle se coucha et se mit à ronfler. Vassilissa mit devant sa poupée les restes du souper de Baba – Yaga et lui dit en pleurant :

- Petite poupée, mange et écoute ma peine ! Si je ne fais pas tout ce travail, Baba – Yaga va me manger !
- Ne crains rien, Vassilissa, lui répondit la poupée. Va dormir tranquille, le matin est plus sage que le soir !

Vassilissa se leva avant l'aube, mais Baba – Yaga était déjà debout. Bientôt les yeux des crânes s'éteignirent. Passa le cavalier blanc et le jour se leva. Baba – Yaga sortit dans la cour et siffla, aussitôt le mortier vint se ranger devant elle, avec le pilon et le balai. Le cavalier rouge passa et le soleil apparût. Baba Yaga monta dans son équipage et fila bon train. Elle voyage dans un mortier, le pousse du pilon, efface sa trace de son balai...

Restée seule, Vassilissa fit le tour de la maison, admira la richesse et l'abondance en se demandant par quel bout commencer le travail, quand elle vit que tout était déjà fait, la poupée riait les derniers grains de blé. Vassilissa l'embrassa :

- Comment te remercier, ma poupée chérie ! Tu m'as sauvé la vie !

La poupée grimpa dans sa poche en disant :

- Tu n'as plus que le dîner à préparer. Puis, repose – toi.

Au soir tombant, Vassilissa se mit à table. Bientôt, le cavalier noir passa et la nuit tomba. Les yeux des crânes s'étaient allumés, on entendit les branches craquer, les feuilles crisser, c'est Baba – Yaga qui arrivait. Vassilissa sortit à sa rencontre.

- Le travail est fait ?
- Vois par toi – même, grand – mère, répondit la jeune fille.

Baba – Yaga inspecta tout, regarda partout sans trouver rien à redire. Elle grogna : « Bon, ça peut aller... » puis appela :

- Fidèles serviteurs, mes amis de cour, venez moudre mon blé !

Alors trois paires de bras ont apparu, ont emporté le grain hors de la vue. Baba – Yaga dîna et se coucha en disant :

- Demain, en plus de tout ce que tu as fait aujourd’hui, tu vas trier un boisseau de graines de pavot. De la terre s’y est mêlée, tâche qu’il n’en reste pas trace, sinon, je te mange !

Elle se mît vite à ronfler. Vassilissa servit sa poupée qui mangea et lui dit comme la veille :

- Va dormir tranquille, tout sera fait, Vassilissa chérie. Le matin est plus sage que le soir !

Le lendemain, Baba – Yaga partie, et Vassilissa avec sa poupée ont fait l’ouvrage en un tournemain. À son retour, Baba – Yaga inspecta tout, regarda dans tous les recoins, ne trouva rien à redire. Elle appela :

- Fidèles serviteurs, mes amis de cour, venez presser l’huile de mes graines de pavot !

Trois paires de bras ont apparu, ont emporté les graines hors de la vue. Baba – Yaga s’attabla pour dîner. Vassilissa la servait en silence et la sorcière grommela :

- Pourquoi ne dis – tu rien ? Tu es là, comme une muette !
- C’est que je n’osais pas, grand – mère ! Mais si tu le permets, je voudrais bien te demander quelque chose.
- Demande ! Mais toute question n’est pas bonne à poser. D’en savoir trop long, on vieillit trop vite !
- Je voudrais que tu m’expliques ce que j’ai vu, grand – mère. En venant chez toi, un cavalier blanc m’a croisée. Qui est – il ?
- C’est mon jour clair, répondit Baba – Yaga
- Après ça, j’ai vu un cavalier rouge, qui est – ce ?
- C’est mon soleil ardent
- Et puis, j’ai vu un cavalier tout noir, qui est – ce ?
- C’est ma sombre nuit, répondit Baba Yaga. Tous trois sont mes fidèles serviteurs !

Vassilissa pensait aux trois paires de bras, mais n’en souffla mot. Baba – Yaga lui dit :

- Eh bien, tu ne me poses plus de questions ?
- J’en sais bien suffisamment pour moi, grand – mère !! Tu l’as dit toi – même : à trop savoir, on vieillit trop vite.

- C'est bien, approuva Baba Yaga. Tu interrogues sur ce que tu as vu dehors, pas sur ce qui se passe dedans. J'entends laver mon linge en famille et les trop curieux, je les mange ! Et maintenant c'est mon tour de te poser une question : comment arrives – tu à faire tout le travail que je te donne ?
- La bénédiction maternelle me vient en aide, grand – mère
- C'est donc ça ? Eh bien, fille bénie, va – t – en, et tout de suite ! Je n'en veux, de bénis, chez moi !

Baba – Yaga pousse la jeune fille dehors, mais avant de refermer le portail, elle prit un crâne aux yeux ardents, le mit au bout d'un bâton qu'elle fourra dans la main de Vassilissa :

- Voilà du feu pour les filles de ta marâtre, prends – le ! Après tout, c'est pour ça qu'elles t'avaient envoyée chez moi

Vassilissa partit en courant dans la forêt. Les yeux du crâne éclairaient son chemin et ne s'éteignirent qu'à l'aube. Elle chemina toute la journée et, vers le soir, comme elle approchant de sa maison, elle se dit : « depuis le temps, elles ont sûrement trouvé du feu... » et voulut jeter le crâne. Mais une voix en sortit :

- Ne me jette pas, porte – moi chez ta marâtre !

Vassilissa obéit. En arrivant, elle fut bien étonnée de ne pas voir de lumière dans la maison, plus étonnée encore de voir la marâtre et ses filles l'accueillir avec grande joie. Depuis son départ, lui dit – on, pas moyen d'avoir du feu dans la maison. Celui qu'on allume ne prend pas, celui amène de chez les voisins s'éteint.

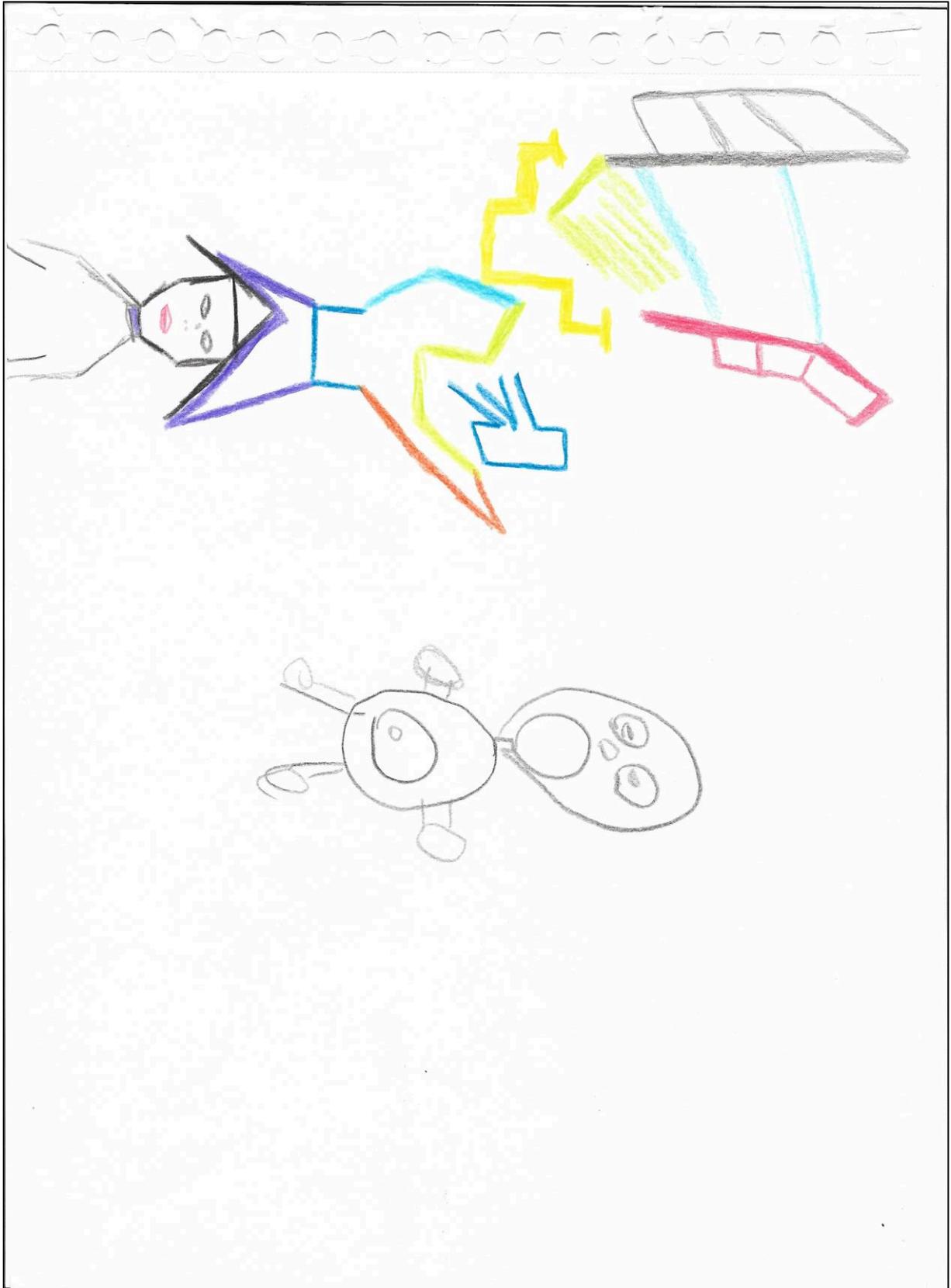
- Le tien se gardera mieux, peut – être, dit la marâtre.

Vassilissa apporta le crâne, ferma la maison et s'en alla à la ville, où elle mena une vie heureuse. Elle se maria et eut beaucoup d'enfants.

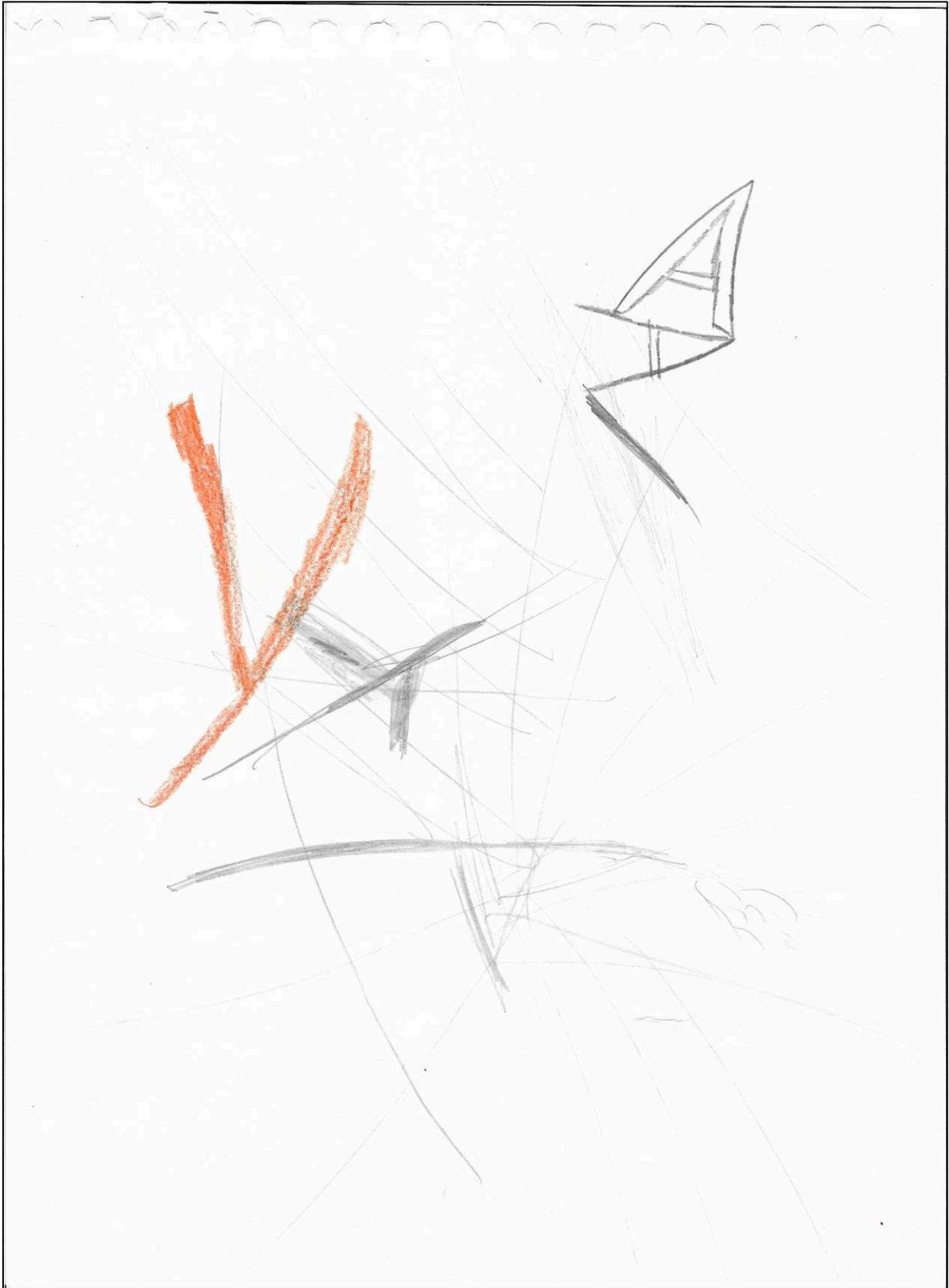
Dessins



Séance 6 Mohamed



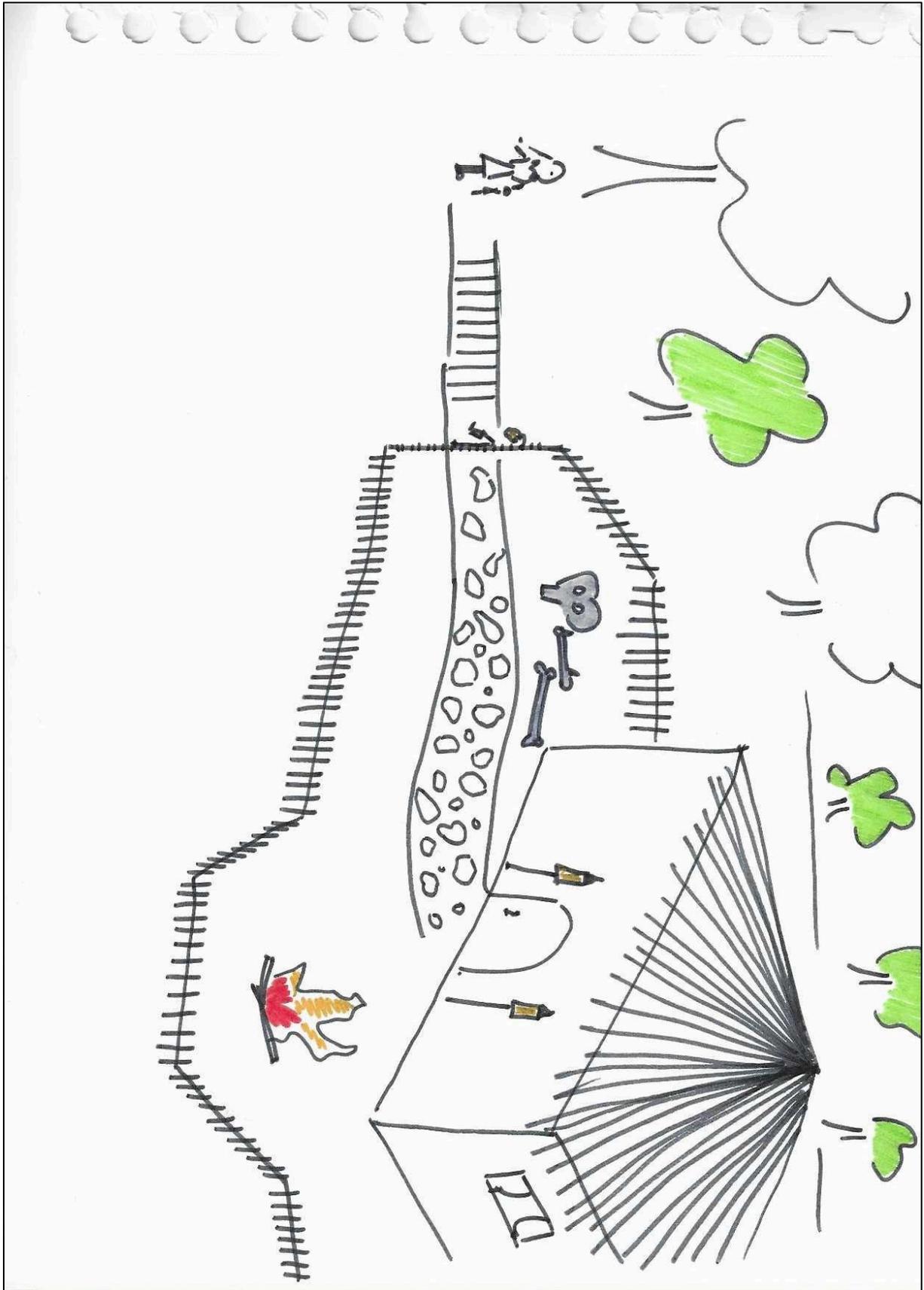
Séance 6 2 Kais



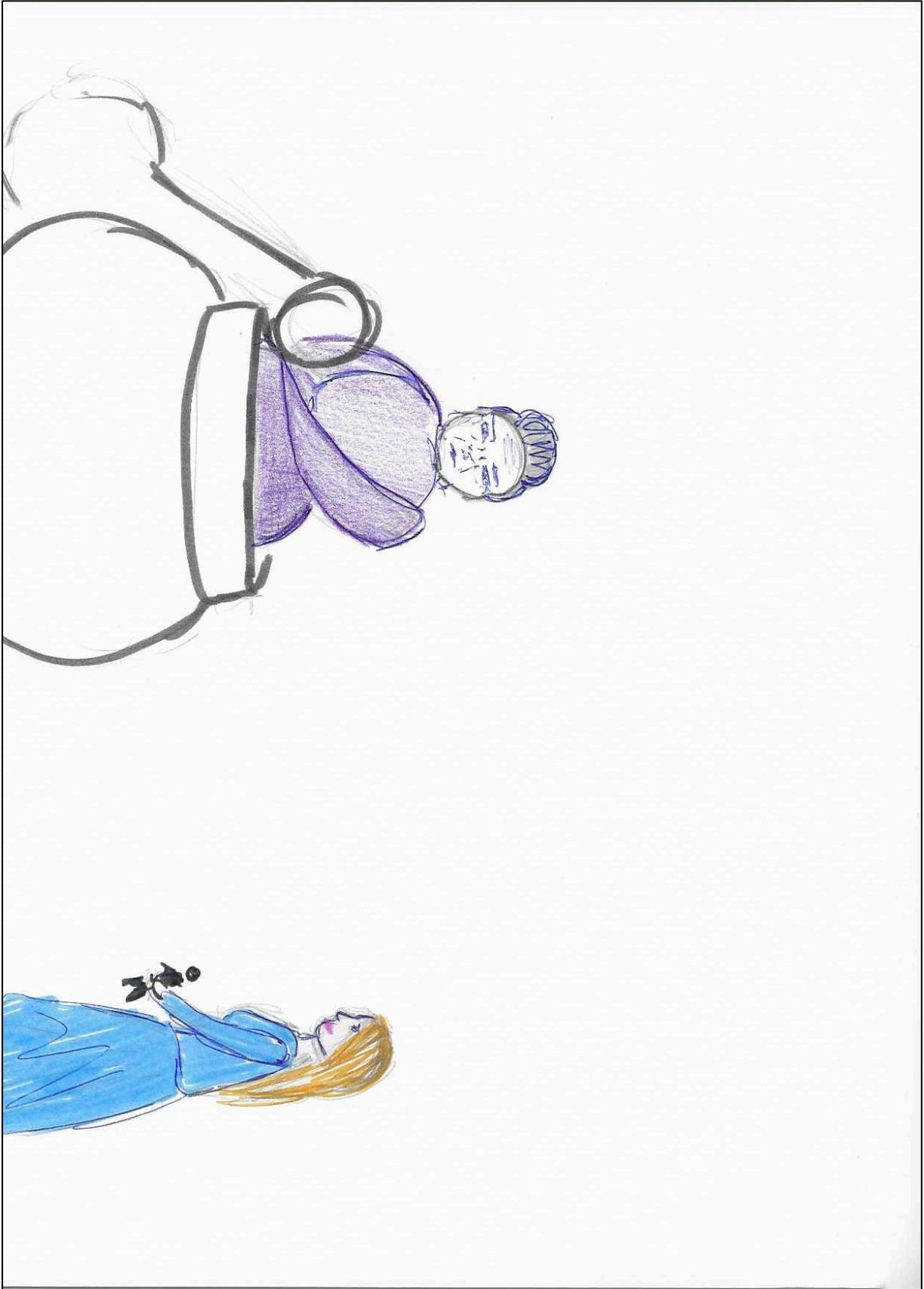
Séance 6 3 Ahmed



Séance 6 4 Ahmed 2



Séance 6 5 Aurélie



Séance 6 6 Sandie

Annexe 7 : Le cœur du troll

Conte

Il était une fois, dans un pays lointain, un riche seigneur, père d'une fille unique. Non loin de sa demeure, vivait un pauvre tenancier. L'homme avait un fils, du même âge que la fille du voisin.

Les enfants s'aimaient bien et jouaient ensemble tous les jours. Quand ils devinrent plus grands, le seigneur commença à voir cette amitié d'un mauvais œil et leur défendit de se rencontrer. Il fit construire une haute clôture entre ses terres et le lopin du paysan mais les piquets étaient si espacés que les enfants pouvaient continuer leurs jeux, tout en restant chacun de son côté de la clôture.

« Si tu ne m'obéis pas, tu auras affaire au plus méchant troll du monde » dit le seigneur à sa fille.

Mais rien n'y fit, ni menaces ni prières ; les enfants étaient inséparables. Un soir, lorsque tout le monde fut couché, on frappa avec force à la porte de la demeure seigneuriale. La servante sortit pour demander qui c'était.

- Que ton maître vienne ne personne, sinon il le regrettera, fut la réponse.

Le seigneur dut se résoudre à se rendre à la porte. Le visiteur lui réclama alors ce qu'il lui avait promis quand les enfants jouaient ensemble. L'homme refusa net, en protestant qu'il n'avait jamais rien promis pour de vrai.

- Je suis le plus méchant troll du monde, et tu m'as promis ta fille. Amène-la sans tarder, sinon tu le payeras de ta vie !

Les prières ne servirent à rien. Le seigneur dut aller chercher sa fille et la remettre au troll qui la saisit et s'en fut.

Un temps passa sans qu'on eût des nouvelles de la fille, et un jour, le garçon dit au tenancier :

- Père, je m'en vais chercher ma fiancée.

Les parents lui préparèrent quelques provisions pour la route et il partit. Après une longue marche, il rencontra une oie qui avait été gravement blessée à l'aile.

- Panse ma plaie avec ton beurre, et je te viendrai en aide quand tu en auras besoin ! Lui dit l'oie.

Le garçon pansa l'aile et poursuivit son chemin. Plus tard, il rencontra un chien qui avait été blessé à la patte.

- Panse ma patte avec ton beurre, et je te viendrai en aide quand tu en auras besoin ! Lui dit le chien

Le garçon le fit et reprit son chemin. Il arriva au bord d'un lac au centre duquel on apercevait une île : c'était la demeure du troll. Ne sachant comment y parvenir, le voyageur songea à l'oie qui lui avait promis son aide. Aussitôt, l'oiseau apparut :

- Que désires – tu ?
- Je voudrais atteindre l'île
- Monte sur mon dos !

Le garçon s'installa sur le dos de l'oie et en un clin d'œil, fut transporté à destination. À peine arrivée, l'oie repartit, si précipitamment que le garçon tomba dans un trou noir. Un passage souterrain s'ouvrit devant lui. Il l'emprunta et marcha jusqu'à ce qu'une grande porte de fer lui barrât le passage. À grand peine, il réussit à l'ouvrir et se trouva dans une vaste salle déserte. Il la traversa et s'arrêta devant une porte d'argent. Il l'ouvrit, fit quelques pas et vit une porte d'or. Elle était fermée à clé, mais il regarda par la serrure et aperçut sa fiancée.

- Ouvre ! Lui cria – t – il. Ouvre !

La jeune fille ouvrit la porte.

- Vite, lui dit – elle. Cache-toi sous mon lit !

Elle lui piqua le doigt et éclaboussa la vitre de quelques gouttes de son sang. Peu après, on entendit un grand fracas, tel un coup de tonnerre.

- C'est mon père qui revient, dit la fille.
- Pose – lui ces trois questions : pourquoi l'eau de notre source est – elle à moitié douce et à moitié salée ? Pourquoi notre voisine est – elle toujours malade depuis qu'elle est devenue adulte ? Où se trouve le cœur du troll ?

Le bruit se fit encore plus intense, et le troll entra.

- Ça sent la chair fraîche ! Rugit – il

- Oui, un aigle est passé devant la fenêtre : il tenait dans son bec un coq et quelques gouttes de son sang ont giclé sur la vitre. Expliqua la fille.

Le troll se mit au lit et s'endormit. La fille le laissa dormir un peu, puis elle lui arracha une des plumes qui recouvraient sa tête. Il se réveilla en hurlant :

- Que fait – tu, petite sotte ? Me réveilles – tu au milieu de mon plus doux sommeil ?!
- Ah, cher père, pardonne – moi ! Je me suis endormie et j'ai rêvé d'une source dont l'eau était à moitié douce et à moitié salée. Toi, père, qui sais tout, tu dois bien savoir d'où cela vient ?
- Oui, il y a un bébé noyé dans l'eau salée. Répondit le troll et il se rendormit

Un peu plus tard, la fille lui arracha une seconde plume. Le troll se réveilla avec un braillement terrible.

- Cher père, excuses moi ! J'ai eu un rêve si étrange : une jeune fille est toujours malade depuis qu'elle est devenue adulte. D'où cela peut – il bien venir ?
- Elle a fait tomber l'hostie au moment de communier. Et maintenant laisse – moi dormir, sinon gare à toi ! Grogna le troll et il se rendormit.

Pour la troisième fois, la fille lui arracha une plume. Le troll se réveilla, en rugissant comme une bourrasque d'automne.

- Prends garde, petite sotte ! je suis fâché !
- Oui, père, mais toi qui es si doux et gentil, écoute ; j'ai rêvé que quelqu'un voulait te tuer, et j'en fus si inquiète, ne sachant pas où se trouve ton cœur.
- Ne te fais pas de soucis. Il se trouve sous le montant de la porte ;

La nuit s'acheva, et le soleil se montra à la fenêtre. Le troll se réveilla, déploya ses ailes et s'envola. Le garçon sortit de sa cachette et eut une longue conversation avec la fille. Puis, elle alla recueillir des branches et des fleurs, confectionna de magnifiques couronnes et en orna le montant de la porte.

Le soir venu, le garçon se cacha de nouveau sous le lit, et la fille s'assit près de l'entrée. On entendit comme un bruit de tonnerre, et le troll se posa à terre.

- Pourquoi es – tu assises là ?
- Comment, père ? tu m'as dit que ton cœur se trouve à cet endroit !

- Non, fit le troll, mon cœur gît au fond du rocher qu'on aperçoit là – bas, au milieu des eaux. Il est gardé par un poisson. Dedans, il y a une grotte, au fond de laquelle vit une chèvre ; dans le ventre de la chèvre, s'abrite une colombe, cette colombe porte ne elle un œuf, et à l'intérieur de cet œuf se trouve mon cœur.

Le garçon, qui avait entendu ces propos en fut très content, et dès que le troll se fut endormi, il descendit sur le rivage. Il repensa à l'oie qui l'avait aidé, et a même instant l'oiseau apparut devant lui :

- Que désires – tu ?
- Je voudrais parvenir au pied du rocher qu'on aperçoit là – bas
- Monte sur mon dos !

Le garçon obéit, et en clin d'œil, il fut transporté sur la bande de terre au pied du rocher. Un énorme poisson fonça sur lui et voulut l'avalier. Le garçon songea alors au chien qui lui avait promis son aide. Au même instant, le bien se trouva sur le rivage et saisit le poisson de ses dents puissantes. Le garçon pénétra dans la montagne. Il rencontra un vieux chasseur qui se plaignit d'avoir faim.

- Conduis – moi vers la chèvre et tue – là, et je te donnerai une tartine ! Lui dit le garçon

L'homme égorga la chèvre, et aussitôt, une colombe s'en échappa.

- Tue la colombe, et tu auras une seconde tartine !

Le chasseur visa avec soin et toucha l'oiseau qui tomba raide mort. Le fils du paysan en sortit l'œuf et le hacha en morceaux plus petits que les grains de sable.

Avec l'aide de l'oie, il revint à sa fiancée qui lui apprit la mort du troll.

- Allons maintenant aux écuries, ajouta – t – elle, et prenons le gros cheval qui m'a amenée ici !

Ils chargèrent le cheval d'autant d'or et de pierres précieuses qu'il pouvait en porter. Puis, ils se mirent en selle et la fille dit :

- Que le retour soit aussi rapide que l'aller !

Un instant plus tard, ils se trouvèrent devant la cabane du paysan. Ils descendirent du cheval et frappèrent à la porte. Jugez la joie du père à la vue des enfants retrouvés et des richesses

qu'ils avaient ramenées de chez le troll ! Tous ensemble, ils se mirent à décorer la maison qui, bientôt, étincela d'or et de diamants.

- Maintenant, faisons venir mon père et ma mère ! Proposa la fille.

Les enfants se cachèrent, et le tenancier alla chercher le seigneur et sa femme. Étonnés de voir tant de magnificences, ils voulurent savoir d'où venaient toutes ces richesses. Le garçon et la fille sortirent alors de leur cachette, et le seigneur n'eut plus rien à redire contre le fils du paysan. Les enfants grandirent dans la joie et le bonheur, et on ne tarda pas à célébrer leur mariage.

-

Dessins

Les patients n'ont pas produit de dessins lors de cette séance.

Annexe 8 : L'oiseau de feu

Conte

Dans un certain pays, dans un certain royaume vivait le tsar Démian avec ses trois fils : Piotr, Vassili et Ivan. Ce tsar possédait un jardin comme on n'en trouverait pas de pareil au monde, plein de fleurs rares et d'arbres précieux. Le plus précieux de tous était un pommier qui donnait des pommes d'or. Le tsar prenait grand soin de ce pommier, en comptait les pommes chaque soir, les recomptait chaque matin. Et il s'aperçut que la nuit quelqu'un saccageait son jardin : le soir une belle pomme sur la branche mûrit, et au matin, ni vu ni connu, elle a disparu ! Les gardiens n'y pouvaient rien et le tsar en perdait l'appétit, la paix et le sommeil. Un jour, il appela ses fils :

- Ça ne peut plus durer ! À celui de vous qui découvrira et prendra notre voleur je laisserai la moitié du royaume de mon vivant et, à ma mort, il l'aura tout entier.

Les fils ont juré d'attraper le voleur et c'est Piotr qui le premier monta la garde. Il fit le tour du jardin, se coucha sur le gazon, tomba dans un sommeil profond. Quand il se réveilla, plusieurs pommes d'or manquaient.

Dès son réveil, le tsar appela Piotr :

- M'apportes-tu une bonne nouvelle, fils ? As-tu vu le voleur ?

- Non, père ! Et pourtant, j'ai veillé toute la nuit, fouillé les taillis.

La nuit suivante, ce fut le tour de Vassili. Il regarda sous les buissons, s'assit sur le gazon, tomba dans un sommeil profond. Au matin, d'autres pommes d'or manquaient.

- Alors, fils, as-tu vu le voleur ? - lui demanda le tsar.

- Non, père ! J'ai guetté de mon mieux, n'ai pas fermé les yeux, n'ai vu personne.

La nuit d'après, Ivan prit la garde. De peur de s'endormir, il marchait sans arrêt ; si le sommeil venait, si la fatigue le prenait, il se débarbouillait avec la rosée, reprenait sa veillée. À minuit, il aperçut une grande lueur qui s'approchait du jardin et, bientôt, on y vit clair comme en plein jour : l'oiseau de Feu, perché sur le pommier, picorait les pommes d'or. Ivan se glissa en catimini, saisit l'oiseau par la queue. Mais l'oiseau de Feu se débattit si bien qu'il s'échappa, ne lui laissant qu'une plume dans la main.

Au matin, Ivan raconta à son père quel voleur saccageait leur jardin et lui montra la plume de l'oiseau de Feu. Le tsar se réjouit, retrouva sommeil et appétit, d'autant plus que l'oiseau ne

revint plus voler ses pommes d'or. Mais à regarder la plume, l'oiseau de Feu tout entier lui faisait envie, le tsar y pensait jour et nuit. Et il finit par appeler ses fils :

- Pourquoi n'iriez-vous pas courir le monde, chercher cet oiseau de Feu ? Autrement, un de ces jours, il reviendra voler nos pommes !

Les deux aînés ont obéi. Ils ont scellé leurs coursiers rapides, revêtu leurs armures solides et sont partis à l'aventure. Mais, vu son jeune âge, le tsar garda près de lui Ivan. Celui-ci en fut tellement blessé, il supplia tant son père que le tsar finit par le laisser partir à son tour.

Un conte est vite dit, les choses se font plus lentement.

Ivan chevaucha longtemps et arriva à une croisée de chemins. Là, sur une borne de pierre, il était écrit : « Celui qui ira tout droit, aura froid et faim ; celui qui prendra à droite, restera sain et sauf, mais perdra son cheval ; et celui qui ira à gauche sera tué, mais son cheval vivra. » Réflexion faite, Ivan prit le chemin de droite pour ne point perdre la vie. Il chemina ainsi trois jours durant et parvint à une grande et sombre forêt. Soudain, un loup gris bondit à sa rencontre. Il n'eut même pas le temps de dégainer son glaive, que le loup égorgeait son cheval et disparaissait dans les fourrés. Que faire sans cheval ? Ivan poursuivit sa route à pied, mais au bout de trois jours il n'en pouvait plus de faim et de fatigue. Accablé, il s'était laissé tomber sur une souche quand un grand loup gris sortit des bois :

- Te voilà bien triste, Ivan - dit le loup - Pourquoi as-tu les mains lasses, la tête basse, l'échiné courbée ?

- Comment ne pas me désoler ? Que ferai-je sans mon cheval ?

- C'est toi qui as choisi ce chemin, de quoi te plains - tu ? Mais j'ai pitié de toi. Dis-moi où tu vas, ce que tu cherches ?

- Le tsar Démian, mon père, m'a envoyé chercher l'oiseau de Feu qui volait les pommes d'or de son jardin.

- Mais sur ton cheval tu n'y serais jamais arrivé ! Moi seul sais où niche l'oiseau de Feu, moi seul peux t'aider à le dénicher. Et en échange de ta monture, je vais te servir fidèlement, en toute droiture ! Monte sur mon dos et agrippe-toi bien.

Ivan obéit et le loup gris fila comme le vent. Le loup court, d'un bond passe les monts, d'une foulée franchit les vallées, des pattes dévorent l'espace, de la queue efface la trace. Ivan n'a qu'à se cramponner !

Devant un grand mur blanc le loup s'arrêta et dit :

- Escalade ce mur. Derrière il y a un jardin, dans ce jardin une cage d'or, dans la cage l'oiseau de Feu. La garde dort. Prends l'oiseau mais ne touche pas à la cage, sinon un malheur t'arrivera !

Ivan-tsarévitch se glissa dans le jardin et voit l'oiseau de Feu dans sa cage. Il prit l'oiseau et allait partir quand il se dit : « Comment emporter l'oiseau sans cage ? Je ne peux pas le mettre dans ma poche, quand même ! Et puis la cage est belle, toute ornée de pierreries... » Il oublia ce que le loup avait dit et saisit la cage. Aussitôt ce ne fut que carillons et sonneries : de la cage d'or des fils secrets partaient, avec grelots et clochettes, crécelles et claquettes. Les gardiens se sont réveillés, d'Ivan se sont emparés, devant leur tsar Afrone l'ont amené.

- Qui es-tu ? cria le tsar très en colère. De quelle terre native, de quel père le fils ?

- Je m'appelle Ivan et le tsar Démian est mon père. Ton oiseau de Feu s'est fait coutume de venir grappiller nos pommes d'or. Alors mon père m'a envoyé le chercher, l'attraper.

Le tsar Afrone hocha la tête avec reproche :

- Ah, Ivan ! Tu serais venu me trouver honnêtement que je te l'aurais donné, mon oiseau de Feu, ou bien je l'aurais échangé contre autre chose. Alors que maintenant le monde entier va savoir qu'Ivan n'est qu'un voleur !... Enfin, passe pour cette fois. Écoute, si tu me rends service, je te pardonnerai et te donnerai même l'oiseau de Feu. Mais avant, tu vas aller par-delà vingt-neuf terres, dans le trentième royaume, chez le tsar Koussman et me ramener son cheval à la crinière d'or.

Ivan, tout penaud, alla retrouver le loup gris et lui dit ses malheurs. Le loup n'était pas content !

- Pourquoi ne m'as-tu pas écouté ? Pourquoi as-tu pris la cage ? Je t'avais pourtant dit de ne pas y toucher.

- Pardonne-moi, s'il te plaît ! Je suis en faute, c'est vrai.

- Bon, bon, n'en parlons plus ! Monte sur mon dos et cramponne-toi bien. On va aller chez le tsar Koussman.

Ivan monta sur le dos du loup qui partit comme le vent.

Le loup gris court, d'un bond passe les monts, d'une foulée franchit les vallées, des pattes dévorent l'espace, de la queue efface la trace. En peu de temps ils arrivèrent chez le tsar Koussman, devant ses écuries de pierre blanche. Le loup dit à Ivan :

- Les gardiens sont endormis. Va chercher le cheval à la crinière d'or mais ne touche pas à sa bride, sinon un autre malheur t'arrivera !

Ivan se glissa dans l'écurie, prit le cheval par sa crinière d'or et allait partir quand il vit une bride d'or pendue au mur et se dit : « Comment mener un cheval sans bride ? Et celle-là est si belle ! » Mais dès qu'il la toucha, ce ne fut que carillons et sonnailles. La garde se réveilla, d'Ivan s'empara, devant le tsar Koussman l'amena. Le tsar cria, très en colère :

- Qui es-tu ? De quelle terre native, de quel père le fils ? Et comment oses-tu toucher à mon cheval ?

- Le tsar Démian est mon père, Ivan est mon nom.

- Ah, Ivan ! Il fallait venir me trouver honnêtement, par respect pour ton père je t'aurais donné mon cheval. Et maintenant toute la terre saura qu'Ivan n'est qu'un voleur de chevaux... ! Enfin, je veux bien te pardonner et, même te faire cadeau du cheval à la crinière d'or. Mais va d'abord à vingt-neuf terres d'ici, dans le trentième royaume et ramène-moi la fille du tsar Dalmat, la princesse Hélène-la Belle !

Ivan, pleurant de honte, alla raconter au loup ses malheurs. Le loup lui fit d'amers reproches :

- Pourquoi ne m'as-tu pas écouté ? Pourquoi as-tu touché à la bride ? Je me donne du mal pour te servir et tu ne fais que tout gâcher !

- Pardonne-moi, je t'en prie ! J'ai encore fauté, c'est vrai.

- Bon, bon ! Quand le vin est tiré il faut le boire. Monte sur mon dos, on s'en va chercher la princesse Hélène-la Belle.

Et le loup gris partit comme le vent. D'un bond il passe les monts, d'une foulée franchit les vallées, des pattes dévorent l'espace, de la queue efface la trace. En peu de temps ils arrivèrent chez le tsar Dalmat, devant un grand jardin aux grilles d'or. Le loup dit :

- Cette fois, je vais moi-même chercher la princesse ! Toi, tu vas m'attendre dans ce bois, sous le chêne vert.

Le loup gris sauta par-dessus les grilles d'or et se tapit dans les buissons. Vers le soir, Hélène-la Belle sortit se promener avec ses fidèles servantes. Comme elle se penchait pour cueillir une fleur, le loup bondit, la jeta sur son dos et s'enfuit. Sous le chêne vert il retrouva Ivan :

- Monte vite, cria le loup, on va nous poursuivre !

Ivan monta sur le dos du loup, prit la princesse dans ses bras et le loup gris fila comme le vent. Chez le tsar Dalmat, pendant ce temps, les fidèles servantes, criaient et piaillaient si bien que personne ne comprenait rien. Quand on démêla l'affaire, quand on organisa la poursuite, le loup gris était déjà loin !

De peur, Hélène-la-Belle s'était évanouie. En reprenant connaissance, elle vit qu'un jeune et beau prince la tenait dans ses bras. Et à ce premier regard, à ce premier coup d'œil ils s'aimèrent. Si bien qu'en approchant du royaume du tsar Koussman Ivan pleurait à chaudes larmes. Le loup lui demanda :

- Pourquoi pleures-tu ? Quel chagrin est le tien ?

- Ah, loup gris ! J'aime Hélène-la Belle de tout mon cœur. Comment la donnerais-je au tsar Koussman ?

Le loup gris les regarda, en eut pitié. Et il dit :

- Puisque j'ai promis de te servir fidèlement, je tiendrai parole. Je vais me transformer en Hélène-la Belle et tu me remettras au tsar Koussman. La princesse t'attendra dans ce bois et dès que tu auras le cheval à la crinière d'or tu viendras la prendre. Partez tous deux, je vous rattraperai un peu plus tard.

Le loup gris frappa le sol, se changea en Hélène-la Belle et Ivan le mena chez le tsar Koussman. Celui-ci, tout heureux, remit le cheval avec sa bride par-dessus le marché et remercia encore pour le service rendu ! Ivan s'en alla en hâte rejoindre la vraie princesse et ils se mirent en route.

Pendant ce temps, le tsar Koussman célébrait ses noces. Sur les tables de chêne, sur des nappes blanches on servait des mets fins, de vieux hydromels et vins. Les invités criaient : « Vive la mariée ! » Le tsar voulut embrasser sa jeune épouse, mais au lieu de ses douces lèvres rencontra le rude poil d'un loup ! Le tsar hurla, l'assistance s'affola. Profitant du tumulte, le loup gris sauta par la fenêtre - et autant chercher le vent dans les champs !

Le loup rattrapa vite Ivan et lui dit :

- Monte sur mon dos, laisse le cheval à la princesse ! En arrivant au royaume du tsar Afrone, le loup demanda :

- Tu as l'air bien triste, Ivan ? Qu'as-tu donc ?

- Je songe au cheval à la crinière d'or et j'ai gros cœur de l'échanger contre l'oiseau de Feu. Mais si je ne lui donne pas le cheval, le tsar va me déshonorer à la ronde !

- Allons, ne te chagrine pas ! Je vais encore t'aider. Je me changerai en cheval à la crinière d'or, c'est moi que tu remettras au tsar Afrone. Et la princesse avec le vrai cheval t'attendra dans ce bois.

Le loup frappa le sol, se changea en cheval à la crinière d'or et Ivan le mena chez le tsar Afrone. En les voyant, le tsar se réjouit. Il lui donna l'oiseau de Feu et sa cage par-dessus le marché, l'invita même à rester quelque temps, mais Ivan avait hâte de rejoindre Hélène-la Belle. Il la retrouva dans le bois et, montés tous deux sur le cheval à la crinière d'or, tenant la cage avec l'oiseau de Feu, ils se mirent en chemin.

Pendant ce temps, le tsar Afrone voulut essayer son cheval et s'en fut à la chasse avec ses chasseurs. Par les bois ils passèrent, un renard dans son gîte forcèrent, sur ses traces s'élancèrent. Le cheval à la crinière d'or galopa vite, distança toute la suite. Alors le cheval buta, le tsar chuta, plongea dans la boue, la tête la première. Et au lieu du cheval à la crinière d'or, c'est un loup gris qui se sauva à toutes jambes ! Le temps de relever le tsar, de le nettoyer, le loup avait

disparu. Il rejoignit Ivan et le prit sur son dos. En arrivant au lieu de leur première rencontre, le loup gris dit :

- C'est ici que j'ai égorgé ton cheval, Ivan, c'est ici que je vais te quitter. Je ne suis plus ton serviteur !

Ivan par trois fois salua le loup gris jusqu'à terre, par trois fois le remercia et lui dit adieu. Mais le loup répondit :

- Ne me dis pas adieu, dis-moi à bientôt ! Dans peu de temps, tu auras encore besoin de moi. À part soi, Ivan-tsarévitch : « Quel besoin aurai-je du loup gris ? J'ai tout ce que je désire ! » Il monta avec la princesse sur le cheval à la crinière d'or et tenant la cage de l'oiseau de Feu se mit en route vers le royaume de son père.

Un conte se dit vite, le chemin se fait lentement.

Peu avant d'arriver chez le tsar Démian, il fallut s'arrêter pour prendre du repos. Ivan et Hélène-la Belle à l'orée du bois s'installaient, sur l'herbe s'allongeaient, bien vite s'endormaient. C'est alors que les deux frères aînés vinrent à passer par là. Piotr et Vassili s'en retournaient chez leur père les mains vides, le cœur déçu. En voyant Ivan entre une belle princesse, un cheval à crinière d'or et la cage d'or avec l'oiseau de Feu dedans, la rage-jalousie les prit :

- Notre frère nous avait déjà humiliés en rapportant une plume de l'oiseau de Feu, et voilà qu'il ramène l'oiseau tout entier, vivant ! Et il a encore d'autres merveilles avec lui... De quoi aurons-nous l'air, nous, ses aînés ? Il faut lui apprendre ce qu'il en coûte de toujours se mettre en avant !

Et les voilà qui tirent leurs glaives, qui coupent la tête d'Ivan endormi. Hélène-la Belle se réveille, voit son bien-aimé décapité, se met à crier, à sangloter. Mais Piotr appuya la pointe du glaive sur son cœur : Tu es entre nos mains, lui dit-il. Nous allons te ramener chez le tsar notre père et tu diras que c'est nous qui t'avons conquise. Toi, et le cheval à la crinière d'or, et l'oiseau de Feu. Fais serment de parler ainsi, sinon je te tue ! Hélène-la Belle avait peur de mourir, elle jura tout ce que les autres voulaient. Alors les deux frères tirèrent au sort pour savoir qui l'aurait. C'est à Piotr qu'elle échut et Vassili eut le cheval à la crinière d'or pour sa part. Et emportant l'oiseau de Feu, tous trois prirent le chemin du palais du tsar Démian. Ivan gisait mort dans la plaine et, déjà, les corbeaux tournaient autour de lui. C'est alors que le loup gris sortit des bois et, tapi dans l'herbe, guetta les corbeaux. Quand un corbeau avec ses petits se posa sur le corps, le loup bondit et saisit un corbillat. Le père corbeau le supplia de lâcher son petit. Le loup répondit :

- Ton petit, je le laisserai partir. Mais, avant, il faut que tu voles par-delà vingt-neuf pays, dans le trentième royaume et que tu m'en rapportes une fiole d'eau vive et une fiole d'eau morte. Jusqu'à ton retour, ton petit restera avec moi.

Le corbeau partit à tire-d'aile. On ne sait au bout de combien de jours, on ignore au bout de combien de temps il revint avec les deux fioles pleines. Le loup gris remit la tête d'Ivan sur ses épaules et l'aspergea d'eau morte. Le corps se ressouda aussitôt. Il l'aspergea d'eau vive et Ivan bâilla, s'étira et dit :

- Oh, que j'ai dormi longtemps !

- Tu dis vrai, Ivan ! Et sans moi tu dormirais encore. Sache que tes frères t'ont tué pour s'emparer d'Hélène-la Belle, du cheval à la crinière d'or, de l'oiseau de Feu. Monte vite sur mon dos, je vais te mener chez ton père. Parce que, aujourd'hui même, ton frère Piotr doit se marier avec Hélène-la Belle !

Ivan monta sur son dos et le loup gris l'emporta comme le vent jusqu'aux portes de la capitale du tsar Démian. Arrivés là, le loup gris dit :

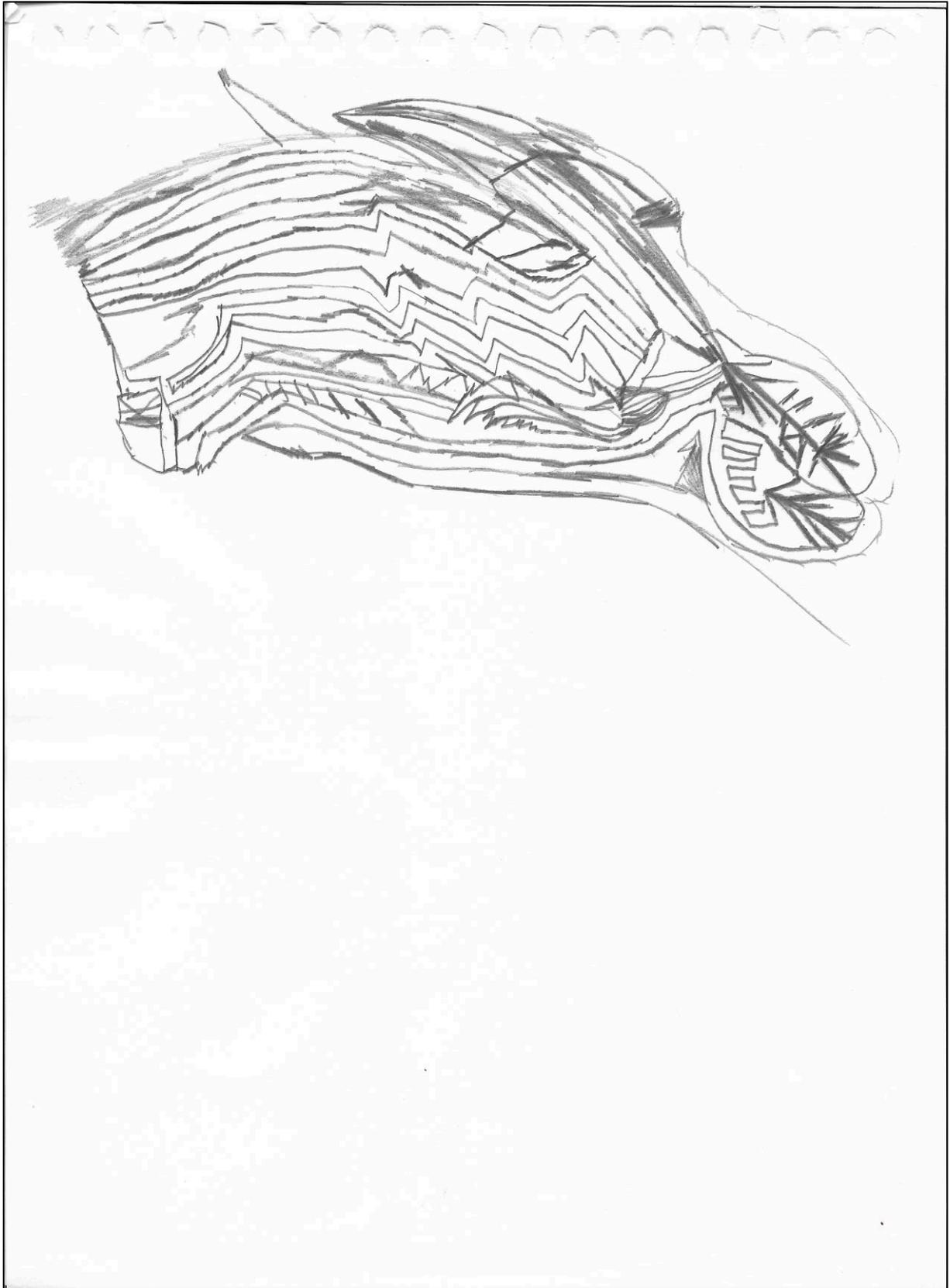
- À présent, Ivan, disons-nous adieu à tout jamais. Va vite, dépêche-toi de rentrer à la maison ! Et le loup gris disparut. Ivan rentra dans la ville. Il vit toute la cité en liesse. Ivan pressa le pas. Aux abords du palais, un garde le reconnut et courut en hâte annoncer l'heureuse nouvelle au tsar son père. Mais Ivan fut plus rapide que le garde. Le premier dans la salle il entra, à ses frères félons se montra. En le voyant, Piotr fut pétrifié de stupeur, Vassili manqua mourir de peur. Et pendant ce temps, Hélène-la Belle de table se levait, vers Ivan venait, par la main le prenait, devant le tsar Démian l'amenait :

- Voici celui qui m'a conquise, voici mon seul véritable promis-fiancé !

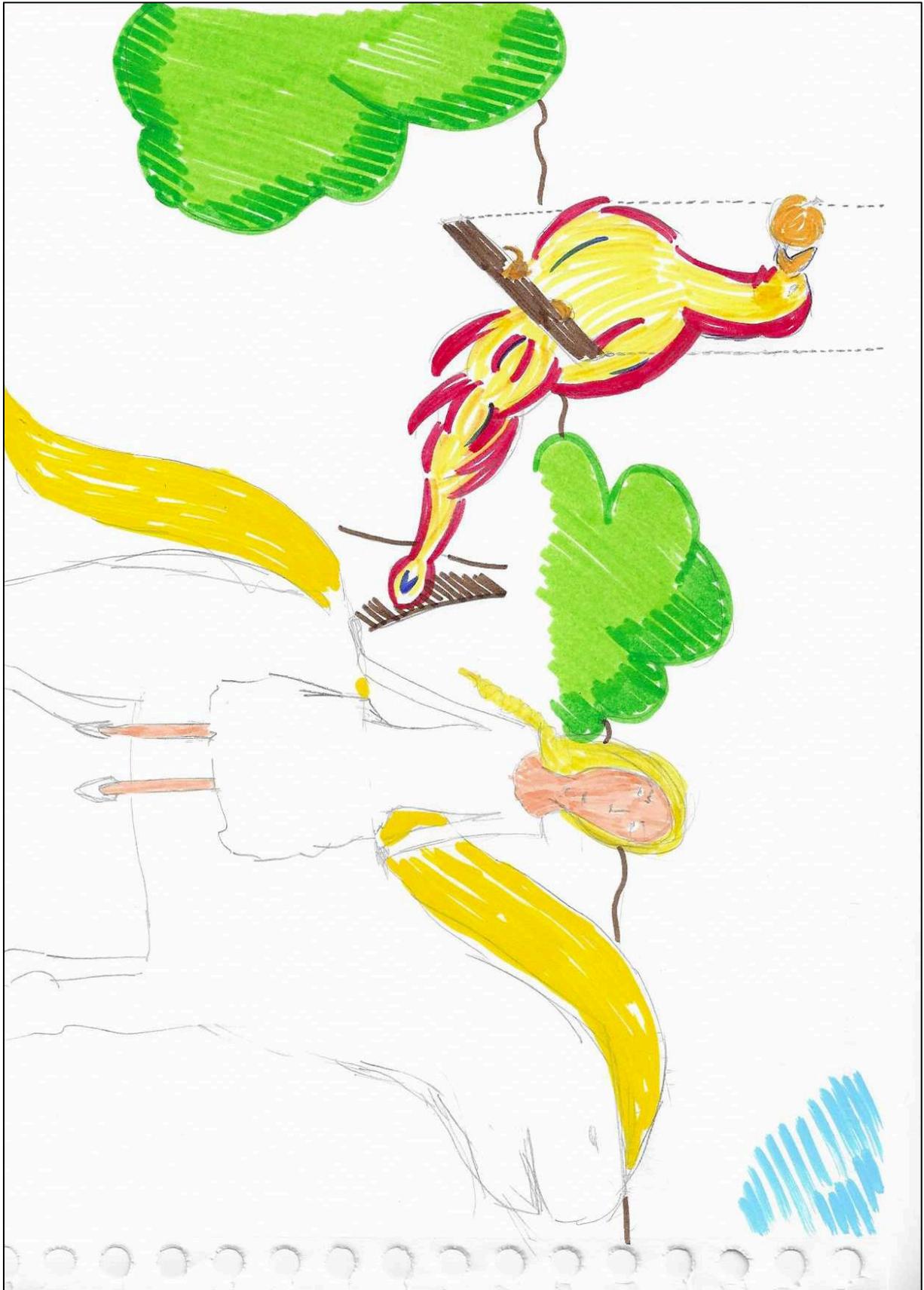
En apprenant la vérité, le tsar Démian entra dans une grande colère et chassa ses deux fils aînés hors de sa vue. On célébra en grande pompe le mariage d'Ivan-tsarévitch et d'Hélène-la Belle et ils vécurent tous sans tracas ni peines, gardant cœur en joie et maison pleine.



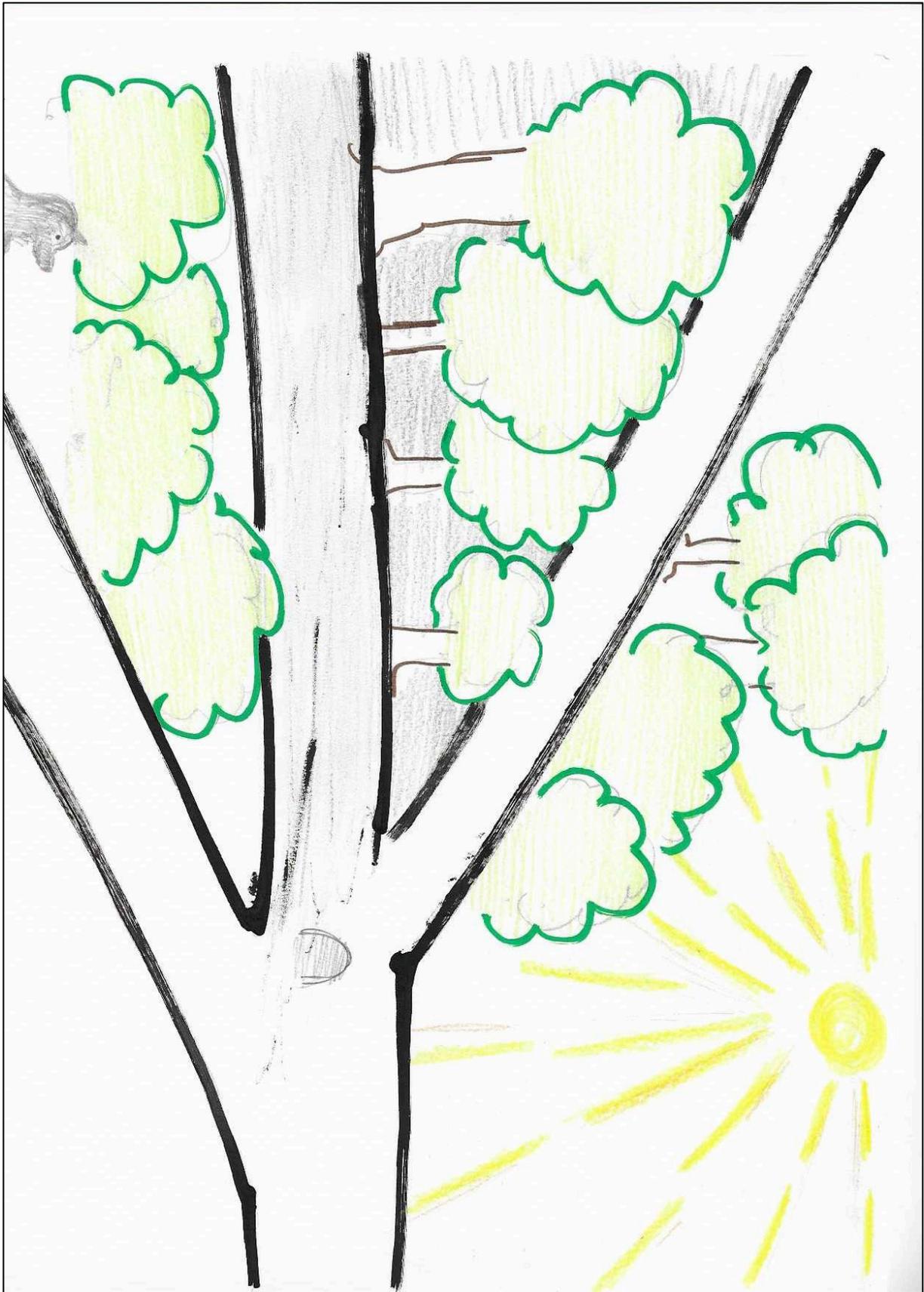
Séance 8 3Mohamed



Séance 8 4 Ahmed



Séance 8 5 Aurélie



Séance 8 6 Sandie

Annexe 10 : Le monstre de l'étang

Conte

Il était une fois un temps où, quand le soleil se couchait, il n'y avait pas encore de lune pour éclairer la nuit.

Dans un petit village perdu dans la forêt, vivaient un homme et une femme qui avaient deux enfants encore petits. L'aîné était un garçon et la cadette, une fille. Mais la famille était si pauvre et leur jardin si petit, qu'ils n'avaient pas tous les jours à manger. Comme les parents ne s'occupaient pas d'eux, les petits se nourrissaient comme ils pouvaient en allant ramasser des baies dans la forêt.

Un soir qu'ils rentraient à la maison, les parents leur dirent :

- Allez – vous coucher et dépêchez – vous de vous endormir ! Nous allons jusqu' l'étang pour pêcher du poisson.

Ils allumèrent un flambeau et s'avancèrent sous les arbres. Après une longue marche, ils arrivèrent à l'étang du Malasai, qui était l'horrible monstre vivant sous les eaux. Le père s'avança silencieusement près du bord et attrapa dans ses mains un superbe poisson.

- Regarde comme il est énorme, je n'en ai jamais vu de pareil, dit – il à sa femme
- Dépêchons – nous de partir sinon le Malasai va nous dévorer !

Quand ils furent rentrés chez eux, ils allumèrent un grand feu et firent cuire à la braise le magnifique poisson.

- Ne réveille pas les petits, dit l'Homme, ils dorment si bien ! Demain, ils auront déjà oublié leur faim d'aujourd'hui. Coupe le poisson en deux et régale – nous !
- Oui, dit la femme, s'ils nous demandent quoi que ce soit, nous leur dirons que nous n'avons rien pu pêcher cette nuit

Mais le garçon, trop affamé pour dormir, entendit tout ce que les parents disaient. De la main, il secoua sa petite sœur et lui dit :

- Ma sœur, sens – tu l'odeur du poisson ? Nos parents sont en train de se régaler sans nous ! S'ils refusent de partager la nourriture avec nous, ils garderont aussi pour eux ce qu'ils savent.

Ils nous réchaufferont d'un feu froid, ils nous donneront des haches émoussées, et ils nous éclaireront d'une méchante lumière. Personne n'avance dans la sombre forêt sans la lumière de ceux qui les ont précédés.

Les deux enfants sortirent par la fenêtre de leur chambre et s'enfuirent. Ils avancèrent dans l'obscurité, jusqu'à l'étang du Malasai. La petite sœur qui se tenait très fort au bras de son frère ne savait où se cacher :

- Mon frère ! J'ai si peur que mon ventre me fait très mal et que mes pieds se dérobent sous moi.

Le garçon serra très fort sa sœur contre lui et lui murmura :

- Mieux vaut être dévoré par le Malasai que de supporter le mensonge de nos parents et de mourir d faim.

Puis, se tournant vers l'étang, il appela le Malasai :

- Malasai, Malasai, viens à notre secours, nous ne pouvons plus avancer dans le noir, donne – nous un peu de lumière !

Aussitôt une grande lumière se fit. Étonnés, ils regardaient les arbres autour d'eux mais ils ne voyaient aucun flambeau allumé. Une voix s'éleva alors dans l'obscurité et dit :

- La lumière que je vous donne, elle se trouve au fond de vous – même. La route que vous avez prise, les malheurs que vous avez subis ont autant de force que ceux des anciens. À votre tour, vous servirez de guides à ceux des vôtres qui sont encore dans la nuit : pour eux, vous brillerez dans le ciel. L'un après l'autre, toi petit, puis toi petite, vous éclairerez la nuit. Ensuite tous les deux ensemble, vous serez la lumière au – dessus de la forêt. Et soudain, les deux jeunes enfants se retrouvèrent au milieu du ciel et ils continuent toujours de l'illuminer. Tantôt ils apparaissent, tantôt ils disparaissent,

chacun étant à son tour un croissant de lune. Et quand ils sont réunis, c'est la pleine lune qui brille au firmament. Ils éclairent à présent tous ceux qui cherchent leur chemin dans la nuit.

Support pour l'écriture du conte en commun

LES PIOCHES

Grâce aux pioches, on va pouvoir donner aux enfants **les éléments de base à la création de son scénario.**

Vous pouvez indiquer ces informations sur des petits bouts de papier que l'enfant viendra tirer au sort.

Vous pouvez vous inspirer de ceux mentionnés ci-dessous ou en imaginer d'autres, bien sûr, avec vos élèves.

PIOCHE N°1 : qui est votre héros ?

<ul style="list-style-type: none"> - une règle qui marche - un lutin invisible - un homme invisible - un homme qui enferme la nuit dans son chapeau - un pêcheur qui fait couler tous les bateaux - un homme à deux têtes - un dessinateur de pyramides - un Martien maître nageur 	<ul style="list-style-type: none"> - un chat qui chante - un éléphant à carreaux - un garçon qui entend tout - un garçon qui peut voir à travers les murs - un cheval qui danse et qui chante - un enfant qui lit dans les pensées - un canard à lunettes - un diplodocus enrhumé 	<ul style="list-style-type: none"> - un tigre qui vole - un tailleur possédant une aiguille magique pouvant coudre ce qu'il veut (océan, rochers, biscuits...) - un homme qui se transforme en mouche dès qu'il ment - une fourmi qui se transforme en hippopotame - un clown géant 	<ul style="list-style-type: none"> - une fille qui a le pouvoir de rendre invisible - un chat sans queue - un garçon qui est un monstre - une fille qui peut tout voir à travers les murs - un chien qui chante - un beau prince - un Gaulois volant sur un tapis magique - une théière - un Martien sourd
--	---	--	---

PIOCHE N°2 : où va-t-il ?

<ul style="list-style-type: none"> - dans une galaxie inconnue - les vestiaires d'un stade de football - une caverne aux stalactites d'or - une grotte sous-marine - un camping - un phare sur la lune - une paillote sur une plage - la maison du Père Noël - une mine de sucettes géantes - le sommet d'une montagne enneigée 	<ul style="list-style-type: none"> - le centre de la Terre - l'intérieur d'une fourmilière - une fontaine de grenadine - un champ couvert de soleils - un vieux grenier - un château-fort - un igloo sur la banquise - une pâtisserie - l'œil d'un cyclone - l'intérieur d'un ordinateur - l'intérieur d'un estomac - une pizzeria 	<ul style="list-style-type: none"> - une rivière de chocolat - un marais - une forêt - un vieux moulin - ton école - une île flottante - une plage du Pacifique - une armoire - un chalet en Suisse - la lampe à huile d'un génie - un fer à repasser - un vaisseau spatial - une pantoufle géante - le palais des grenouilles 	<ul style="list-style-type: none"> - à Pékin - dans une bouteille jetée à la mer - une montagne - au fond de l'océan Atlantique - sur un nuage - un manoir hanté - un volcan - un toboggan - une ruche - une salle de bain - la chaumière d'une sorcière - un marchand de papier tue-mouches - une galerie de taupes - chez Raymond
---	--	--	---

LES PIOCHES (suite)

PIOCHE N°3 : qui rencontre-t-il ?

(vous pouvez aussi réutiliser les personnages qui se trouvent dans la pioche n°1).

<ul style="list-style-type: none"> - une jeune mariée - un vieil astronome avec sa lunette - un monstre avec quatre yeux - un ogre végétarien - une lampe qui clignote - un fantôme géant volant - un mammoth - un arbre qui parle - la petite Juliette - un boulangier - un footballeur - une salière sans sel - un réveil qui vend l'heure - un saxophoniste 	<ul style="list-style-type: none"> - une baleine farceuse - un oiseau-chien qui miaule - une fourmi présidente de la République - un oiseau noir arbitre de match de foot - une sucette - un cyclope à trois jambes - un facteur - un miroir qui réfléchit - un brontosaurus vendu d'occasion - un lanceur de mots 	<ul style="list-style-type: none"> - un monstre timide - un dragon sapeur-pompier - une araignée géante qui veut être danseuse - une jument blanche. - une fleur dans un pot qui marche - monsieur Patate - un petit garçon - un pompier - Dino le dinosaure - un oiseau écrivain sans plumes - une orange qui a l'air pressée - un joueur de tartes 	<ul style="list-style-type: none"> - une chaise - toi (le dessinateur de la BD) - un squelette qui marche - un Chinois - un cochon à rayures - le roi de la mer - un aspirateur qui aspire à la propreté - une voiture qui parle et qui roule toute seule - un coucou qui cherche un logement en forme d'horloge - un Mexicain à vélo - une pie pas voleuse
--	--	--	--

PIOCHE N°4 : les objets magiques.

<ul style="list-style-type: none"> - un bâton qui tape quand on dit « Tape ! Tape ! » - une pommade qui guérit tout - une casquette qui rend invisible - un petit ballon qui peut se transformer en montgolfière - une télévision qui enferme les personnes qui la regardent - un bonbon qui fait pousser des barbes géantes. - une planche carrée qui démultiplie par sept tout ce qui tombe dessus 	<ul style="list-style-type: none"> - de la poudre à éternuer - Un violon qui fait danser - Un haricot qui peut pousser jusqu'au ciel - une poudre qui fait pousser des ailes - un sifflet qui rend sourd - un aspirateur qui avale les bulles de ceux qui parlent - un bonnet qui fait tomber la neige quand on se le met sur la tête - un miroir qui fait disparaître celui qui s'y regarde 	<ul style="list-style-type: none"> - une poudre qui, lorsqu'on la jette, met du verglas partout - un bonbon rouge et vert qui rend tout petit si l'on mange le bout rouge et qui fait grandir si on mange le bout vert - des bottes de sept lieues - des lunettes qui font dire la vérité - une paire de rollers qui volent dans le ciel - une flûte qui fait pousser des champignons géants 	<ul style="list-style-type: none"> - un livre dont les personnages sortent des images - une banane dont la peau transforme tout ce qu'elle touche en bananier - une goutte d'eau qui donne naissance aux rivières. - un parapluie qui fait pleuvoir quand on l'ouvre. - des bulles de savon qui enveloppent les adversaires. - des gants de boxe qui rendent très gentil celui qui les enfile.
---	--	--	--

LES PIOCHES (suite)

PIOCHE N°5 : le lieu où se trouve la clef des songes.

<ul style="list-style-type: none"> - dans une épave gardée par des requins au fond de l'océan - dans un village de géants - dans une île - au milieu de la cage aux lions du zoo - dans la trompe de l'éléphant qui appartient au président de la République - dans le tombeau des pharaons - dans le nid d'une cigogne 	<ul style="list-style-type: none"> - sous les rails d'un train - dans la bouche d'un serpent géant - dans la poche d'une sorcière - dans le four qu'utilise le boulanger - accroché au bout du croissant de la lune - au fond d'un volcan - dans une caisse remplie d'araignées - à l'intérieur du soleil - dans la cour de l'école - sous un tapis volant 	<ul style="list-style-type: none"> - dans l'oreille d'un ogre qui ne dort jamais - dans la bouche d'une baleine qui se trouve dans la mer des glaces - tout en haut du plus grand arbre du monde, dans le nid d'un vautour - A l'intérieur d'une des deux pinces du plus gros crabe du monde - chez un serrurier, parmi mille clefs - dans une fusée 	<ul style="list-style-type: none"> - dans le coffre d'une banque gardée par des extra-terrestres - dans la soute d'un galion englouti dans la mer des fraises chantilly - en haut du Mont-Blanc dans un congélateur fermé à clef - sous l'armure que le méchant chevalier noir ne quitte jamais. - dans la boule de madame Irma, la voyante.
--	--	--	---

PIOCHE N°6 : l'épreuve à affronter.

<ul style="list-style-type: none"> -un dragon à sept têtes barre la seule route que votre héros peut prendre. -le vent se met à souffler si fort que votre héros est emporté dans les airs et se retrouve assis sur un nuage. -un monstre lance des éclairs qui, en s'abatant sur le sol, ouvrent des crevasses de cent mètres de profondeur. -tout ce que touche votre héros de ses doigts se transforme en béton. -votre héros doit traverser la chaumière d'un gros monstre à microbes. 	<ul style="list-style-type: none"> -le Prince qui, seul peut vous indiquer la suite du chemin, est prisonnier dans la plus haute tour d'un château gardé par une terrible sorcière. -des volcans surgissent du sol. Des coulées de lave encerclent votre héros. -des milliers de guêpes-guerrières s'approchent de votre héros qui n'a pas d'insecticide. -votre héros doit franchir les sept montagnes sacrées sans s'y arrêter. -pour traverser le torrent, votre héros doit utiliser l'unique pont de lianes fait avec des serpents ? 	<ul style="list-style-type: none"> -votre héros s'est endormi un instant. A son réveil, il s'aperçoit qu'un mur de dix mètres de haut a été construit autour de lui par des inconnus. Ce mur est lisse et couvert d'un savon noir. -Sous les pas de votre héros, le sol se liquéfie. Votre héros commence à s'enfoncer dans des sables mouvants. -votre héros doit traverser la forêt magique sans toucher le moindre arbre car sinon ses pieds s'enracineraient dans le sol. 	<ul style="list-style-type: none"> -votre héros a faim. Il n'y a pourtant qu'une pomme au faite d'un pommier haut de six cents mètres et fin comme un fil à coudre. -la fumée d'une cheminée géante obscurcit le ciel qui devient tout noir. Votre héros ne peut plus rien voir. -l'eau monte du sol, inonde tout et votre héros ne sait pas nager. -votre héros doit faire vite car face à lui se dresse une horloge qui annonce les heures à coup de canon. Et il est bientôt midi. -pour être invincible, votre héros doit manger 150 endives.
---	---	--	--